



Bréviaire des vaincus

Emil Cioran

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Cioran

Bréviaire des vaincus

Traduit du roumain par Alain Perrot

ARCADES
GALLIMARD

Emil Cioran

BRÉVIAIRE DES VAINCUS

Arcades

1993

Traduction de ALAIN PARUIT

Titre original : *Îndreptar pătimăș*.

Écrit en roumain à Paris entre 1941 et 1944 ; publié en français à Paris en 1993.

I

1. D'amour amer, telle était ma quête des fruits du ciel – et elle fut vaine. Ils se dressaient vers je ne sais quel autre ciel, alors que mes mains goulues en pétrissaient le levain.

Les voûtes penchaient leurs branches sur nos espoirs ; quand ils s'apaisèrent, elles en perdirent leur graine.

Il n'est point de floraison au ciel, et il n'est point de nouaison. N'ayant pas besoin d'épouvantail dans ses champs, Dieu, pour tuer l'ennui, répand l'épouvante dans les jardins de l'homme. Non, ce n'est pas la vue des astres qui m'aveuglera. J'ai assez perdu de ma lumière à force de quémander de hautaines aumônes. Dégoûté des cieux de toutes sortes, je donne mon âme en pâture aux parures du monde.

2. « Et il mit des chérubins devant le jardin de délices, qui faisaient étinceler une épée de feu, pour garder le chemin qui conduisait à l'arbre de vie. » (Genèse, III, 24.)

J'ai souvent mendié sur ce chemin-là. Et les autres errants, plus pauvres hères que moi, tendaient une main vide dans laquelle je laissais choir l'obole de l'espoir. Or, cheminant ainsi parmi la foule accablée, je voyais notre sentier s'enfoncer dans les marais, et l'ombre des rameaux du paradis s'engloutir dans le sans-fin du monde.

Sapience ni patience ne nous rendront maîtres de ce qui échappa à notre fatal ancêtre. Il ne nous faut qu'un esprit de feu – alors, les mauvais chérubins, las d'affûter armes et folies, fondront dans la braise de notre âme.

Le Tout-Puissant nous a-t-il clos ses voies ? Nous planterons alors un autre arbre, par ici, là où Il n'a ni gardiens, ni épées, ni feu. Nous enfanterons un paradis à l'abri des tourments – puis doucement nous nous reposerons sous les frondaisons de la terre, anges éphémères. Il lui restera, à Lui, une éternité où il n'y aura personne ; nous autres, nous continuerons à pécher, à mordre dans les pommes pourrissant au soleil. Amoureux des sciences de la faute, nous Lui serons semblables et – grâce aux affres de la Tentation – encore plus grands que Lui.

Il crut par la mort nous rendre serfs et nous vouer à son service. Or, ce fut à petites gorgées que nous nous accoutumâmes à la vie. Vivre : se spécialiser dans l'erreur. Se moquer des vérités sûres de la

fin, ne pas tenir compte de l'absolu, transformer la mort en plaisanterie, et en hasard l'infini. Ne pouvoir respirer qu'au plus profond de l'illusion. Exister devient si grave que, en comparaison, Dieu n'est plus qu'un simple hochet.

Armés par les accidents de la vie, nous bousculerons les certitudes qui nous guettent. Nous les saccagerons, nous culbuterons les vérités, nous attaquerons les lumières non avenues. Je veux vivre, mais sans cesse contre moi bondit l'esprit sacré, défenseur des causes du non-être.

... Ainsi, de soi aimant, l'homme brandit l'épée dans la croisade des erreurs.

3. Mes semblables, je les connais. J'ai lu plus d'une fois dans leurs yeux absents et vides la déraison de mon destin, quand je ne reposais pas mes révoltes dans les sommeils de leurs regards. Je ne suis pourtant pas étranger à leur tourment. Ils *veulent*, ils *veulent* sans cesse. Et, puisqu'il n'y a rien à *vouloir*, je marchais sur leurs brisées hérissées d'épines, ma sente serpentait dans la fange de leurs désirs et blanchissait, sous un nimbe dérisoire, leur quête toujours dans les limbes.

Ils ignorent que le paradis et l'enfer sont les efflorescences d'une seconde, d'une seule seconde, et que rien ne surpasse la force d'une extase inutile. Dans leur marche de mortels, je n'ai pas surpris d'arrêt éternel sur les tressaillements des instants.

Je vois un arbre, un sourire, une aurore, un souvenir. Ne sont-ils pas chacun sans borne aucune ? Qu'attendrais-je de plus que cette vue définitive, que cette vue incurable de l'éclair temporel ?

Les hommes souffrent de l'avenir, ils se ruent dans la vie, ils fuient dans le temps, ils cherchent. Et rien ne me fait plus mal que leurs yeux quêteurs, vains et néanmoins dépourvus de vanité.

Ils savent que tout *est final*, qu'il existe seulement un instant, chaque instant, que l'arbre de vie est un jaillissement d'éternité réversible dans les actes de l'être.

Ainsi donc, je ne veux plus rien. Souvent, quand je suis plongé dans la nuit, dans de grandes nuits qui dressent devant l'esprit les fonds du monde, comment saurais-je si je suis ou ne suis plus ? Et peut-on, alors, être encore ou n'être plus ? Ou bien, prisonnier du flou de la musique, perdu en lui, affranchi des hasards de la respiration, comment croirais-je ressembler à mes semblables ?

N'avoir qu'un seul but : être plus inutile que la musique. On n'y connaît ni *il est* ni *il n'est pas*. Où se trouve-t-on en tant que victime

chavirée de son charme ? Mais n'est-elle pas un *nulle part* sonore ?

Les hommes ne savent pas être inutiles. Ils ont des chemins à suivre, des points à atteindre, des besoins à assouvir. Ils ne jouissent pas de leur inaccomplissement, alors que la vie ne se justifie pas autrement que par l'extase due à cet inaccomplissement ! Si nous pouvions leur révéler la simplicité de ce mystère, ne tomberaient-ils pas, ravis et ivres, sous sa fascination ? Je me souviens de certaines nuits et de certains jours...

Silences nocturnes dans les jardins du sud... Sur qui se penchent les palmiers ? Leurs branches telles des idées éculées. Naguère, quand mon sang charriait bien plus d'alcool et bien plus d'Espagne, ma colère les aurait redressées vers le ciel, ma passion aurait remis à la verticale leur fatigue terrestre, les battements de mon cœur les aurait lancées dans le voisinage des étoiles. Aujourd'hui, je suis heureux d'être séparé des astres par des palmes pensantes, de goûter sous leur bruissement aux douceurs de la solitude, de m'anéantir dans la splendeur d'une terre divinisée par la nuit.

Si nous vivions dans des jardins, la religion ne serait pas possible. Leur absence aiguillonne notre nostalgie du paradis. Un espace sans fleurs ni arbres fait lever les yeux au ciel et rappelle aux mortels que leur premier ancêtre habita passagèrement l'éternité, à l'ombre des arbres. L'histoire est la négation du jardin.

Mes espérances, je les dois aux nuits. Sur les ailes de l'obscurité, hors de l'espace, seul entre la matière et le rêve, je proclamais les arômes de la déception, effluves du bonheur. Rien ne me semble impossible dans la nuit – *ce possible sans temps*. On y peut tout et trop – mais l'avenir n'y est pas. Les idées deviennent des oiseaux de pensée – pour s'envoler où ? Dans une éternité tremblotante, tel un éther rongé par les réflexions.

... Aussi en suis-je venu à regarder le soleil avec un étrange intérêt. Quel malentendu poussa les hommes à s'emparer de ses turbulences et à les transformer en bienfaits ? Quel manque de poésie ravala au rang de monstre utilitaire un astre pur ? Nous sommes-nous tous approchés trop humainement de ses rayons et, le prenant pour une source du réel, lui avons-nous accordé trop de réalité ? Pourquoi avons-nous projeté *le but* jusqu'au ciel ?

J'ignore jusqu'où le soleil *est*. Mais je ne sais que trop à quel point je ne suis plus sous le soleil. Qui – sur le rivage de quelque mer, les yeux entrouverts des heures durant à l'horizontale du rêve, parallèlement au temps et aussi fugace que l'écume sur le sable –, qui n'a pas été sensible au mélange de bonheur et de néant qu'est ce gaspillage superbe, celui-là ne connaît aucun des dangers que la

beauté a apportés au monde.

Je croyais être jeune sous le soleil, et je me suis retrouvé sans âge. Et si en ce minuit j'étais encore riche d'années, en ce midi il ne m'en restait plus. Tous les âges fuient et l'on demeure entre l'être et le non-être, dans le nihilisme des ensoleillements.

4. Comme je descendais de la cité transylvaine, à je ne sais quelle heure du crépuscule et quelle année de la jeunesse, malheureux et désirant l'être, trop infatué pour penser au soleil – la révélation de son déclin brisa subitement l'orgueil de mes genoux. Mes membres épousaient les fatigues du soir, et ce qui subsistait de soleil entre les taches du cœur s'agenouilla au chevet d'une agonie dorée. Et ma reconnaissance envers l'astre couchant s'adressait aussi à l'Égypte de mon âme.

Depuis, j'ai toujours encensé la mort et le soleil – en lointain descendant d'un quelconque fainéant rêvassant sur les rives immémoriales du Nil.

5. Si nous aimons les livres qui nous firent pleurer, les sonates qui nous coupèrent le souffle, les parfums qui annoncèrent des abandons, les femmes égarées entre corps et cœur – il n'en va pas autrement des mers : nous nous éprenons de celles où tanguent et roule la noyade.

Je n'ai cherché dans la Méditerranée ni poésie ni violences, et pas plus les coups de boutoir du ressac. Ces désirs-là, les rochers de Bretagne les avaient comblés. Mais comment oublier une mer où j'ai laissé mes pensées ?

Je garderai, reconnaissant, l'image du bleu inhumain de la mer décadente. Sur ses rivages, s'écroulèrent des empires – et tant de trônes de l'âme...

Lorsque l'air suspend son inquiétude et que dans la torpeur méridienne les vagues s'effacent et se font surface lisse – je sais ce qu'est la Méditerranée : *le réel pur*. Le monde sans contenu : la base *effective* de l'irréalité. Seule *l'écume* – actualité du rien – s'entête, s'efforce encore d'être...

Qui que nous soyons, nous ne pouvons rien de plus que prendre le large. Sans désir d'ancrage. Le but de l'instabilité n'est-il pas d'*éprouver* la mer ? Afin qu'aucune vague ne survive à l'odyssée du cœur. Un Ulysse – avec tous les livres. Une soif du grand large tirée des lectures, une errance érudite. *Connaître* tous les flots...

6. Piété esthétique : vouer aux apparences un respect religieux,

fouler la terre sans avoir la nostalgie du ciel, croire que tout est fleur en puissance – et non pas absolu.

Si l'on n'a jamais regretté de ne pas avoir d'ailes pour épargner à la nature la souillure de nos pieds, on n'a jamais aimé cette terre. Chaque fois que je la découvrais, chaque fois que je la sentais dans mon cœur et non sous mes semelles, je voyais les astres fondre comme cire dans un sang qui oubliait alors le ciel. On aura beau lever les yeux, on ne connaîtra pas l'attendrissement des rares rencontres avec cette terre qu'on méprise en cheminant – soupir de compassion fraternelle, d'intime amertume, étreinte mouvante ! Vous n'avez que trop fatigué mes regards, vous autres, les anges et les saints et les vouîtes !

Je veux désormais apprendre à respecter les mottes de terre. Éprouverai-je en regardant *en bas* le même frissonnement passionnel que naguère en contemplant les cieux ? Quels vices et quels tourments du vice ont poussé l'œil dans le surnaturel ? La religion l'arrache à sa destinée : voir. Depuis le christianisme, l'œil ne voit plus.

Celui qui à l'église marche sur la pointe des pieds est aussi celui qui crache dans les jardins – et pourtant c'est seulement sous la ramure que la joie des pensées mêlées aux sens devrait ourdir une mythologie de la sensation et lui élever un temple.

Que ferai-je du ciel, qui ignore la flétrissure, ou les douleurs et l'extase de la floraison ? Je me veux du côté des êtres voués à la vie, et je veux mourir avec eux, de même voués à la mort. Pourquoi vous ai-je parlé d'extinction, astres toujours brûlants ? J'ai trop longtemps cherché le rien *ailleurs*. Mais je rentre dans les mondes où soufflent les lassitudes. J'y marcherai pareil à un ermite assoiffé de péché.

7. Dans ce qui est transitoire – or, tout l'est –, recueillons avec nos sens des essences et des intensités. Où chercher le réel ? Nulle part, certes, si ce n'est dans la gamme des émotions. Qui ne monte pas jusqu'à elles rampe dans une sorte de non-être. Un univers neutre est plus absent qu'un univers fictif. Seul l'artiste rend le monde présent et seule l'expression sauve les choses de leur irréalité.

Que retenir de ce qu'on a vécu ? Les joies et les peines sans nom – mais auxquelles on a su en donner un.

La vie dure ce que durent nos émois. Sans eux, elle est poussière vitale.

Ce qu'on voit, élevons-le au rang de vision ; ce qu'on entend – au niveau de la musique. Car rien n'existe *en soi*. Nos vibrations constituent le monde ; les repos de nos sens – ses pauses.

Si le Rien devient Dieu grâce à la prière, de même l'apparence devient nature grâce à l'expression. Le mot vole les prérogatives du néant immédiat dans lequel nous vivons, il lui ravit sa fluidité et son instabilité. Comment nous dépêtrer du maquis des sensations sans les figer dans des formes – *dans ce qui n'est pas* ? Ainsi en faisons-nous des êtres. La réalité est apparence solidifiée.

Les troubles négatifs de la chair, les protestations bibliques du sang, l'image de la mort imminente et l'envoûtement dangereux de la maladie pâlisent devant le désespoir qui émane des splendeurs du monde. Me souviendrais-je de ma douleur la plus précise et la plus lancinante, de l'affolement le plus certain de la matière soumise au moi, qu'ils s'effaceraient devant le tourment extatique dû aux parures terrestres : lorsque, dans la solitude de la montagne ou de la mer, dans des silences sourds ou sonores, sous des sapins ou des palmiers, mes sens, et avec eux le monde, s'élevaient au-dessus du temps, que le bonheur de nager dans la beauté et que la certitude de la perdre me déchiraient, que le paysage s'évanouissait dans la substance équivoque et sublime d'une inconsolable admiration. Il n'y a que la laideur pour ne pas faire mal. Le charme des apparences qui compromettent les hauteurs est plus bouleversant que tous les enfers inventés par la douceur de l'homme. Ce ne sont pas eux qui m'ont chassé du monde – mais, d'avoir rencontré trop souvent le paradis sur terre, mes sens ont fondu dans la malchance. Pourquoi, dans la perfection de l'instant absolu, le murmure de la fugacité me ramenait-il aux cruautés du temps ?

Voyant un amandier effeuiller ses fleurs sous les caresses de la brise et le ciel méditerranéen descendre dans ses branches afin que l'œil n'imaginât rien d'autre au-dessus de cette explosion de pétales – à mon tour j'effeuillais le moment, pour retomber plus brutalement dans les déserts du temps.

La peur d'une fin des voluptés empoisonna le paradis de mes sens, car en eux rien ne devrait jamais s'achever. Les splendeurs du monde me poignirent plus farouchement que les transports de la chair et je saignai de bonheur plus que de désespoir.

Raréfaction mystique du temps dans le néant absolu de la beauté... En nourrir les attentes de mon sang, les nourrir des ondes et des miroitements harmonieux de l'éternelle inutilité. Il n'est de raisons d'être que dans les apparences pour lesquelles on voudrait mourir... Les pétales prendront-ils la place des idées ?

Le temps réclame une autre sève, les veines un autre murmure, la chair d'autres leurres... Un monde direct – et ne pouvant servir à rien ; des roses à la portée de tout un chacun, et que les nymphes de

l'esprit n'oseraient pas cueillir...

Pourquoi avons-nous cherché des rédemptions en d'autres mondes, alors que les ondolements de celui-ci peuvent nous offrir l'éternité dans de plus doux anéantisements ? J'arracherai un néant enivrant à toutes les floraisons, et les corolles des prés seront le lit de mes sommeils. Et je ne m'enfuirai plus dans les étoiles, ni ne me réfugierai dans des solitudes lunaires.

Plonger le monde dans un nirvana esthétique : atteindre le suprême dans de suprêmes apparences. Être tout et rien dans l'écume de l'instant. Et se dresser au bord du moi, dans l'immédiateté et la fugacité.

8. Les doctrines manquent de vigueur, les enseignements sont stupides, les convictions ridicules, et stériles les fleurs des théories. Dans tout ce que nous sommes, il n'est de vie que dans les raidissements de l'âme. À moins d'en faire de la musique superflue et d'élever ainsi la laideur à la dignité d'oracle, dans quel mystère nous enterrerons-nous ? Ne martèle-t-il pas dans notre poulx, ce mystère de la matière, son rythme ne nous entraîne-t-il pas dans une musique de l'indéchiffrable ?

Pourtant éveillé, je ne sais en quoi croire ; assombri par les accords – je ne le suis guère. Mais pourquoi, quand je suis ainsi privé de toute foi, *la vie* se mue-t-elle en *moi*, et pourquoi alors suis-je partout ?

Le finale de la musique intérieure est une fusion dans un andante cosmique. La tempête qui claironnait dans les idées s'apaise et un calme horizontal s'écoule comme une absence ensoleillée.

... J'ai souvent senti mon âme à côté de mon corps. Je l'ai souvent sentie loin, souvent sans foi ni lieu. Et comment l'aurais-je suivie lorsque, en de brusques envolées, elle s'arrachait au nid douillet du cœur ? Sa destinée n'est-elle pas d'errer dans les ornières des sens ? Qu'est-ce qui la pousse alors vers d'autres étendues, où je ne peux pas la suivre ? Les hommes la *possèdent*, ils en disposent, elle leur appartient.

Moi seul, je demeure sous moi...

Oubliez un instant de surveiller votre âme ; la voilà qui décampe en direction du ciel ! Car sa nature est celle d'une marâtre. Par quels sortilèges l'attacherai-je à la terre ? Si seulement ses orages s'accommodaient parfois des passions passagères, je pourrais la refréner dans le corset du corps... Une seconde de distraction et, tout feu tout flammes, elle se sauve vers d'autres mondes. D'où vient-il, ce

brusque embrasement qui l'exile aux confins du ciel, pour me laisser là, victime auprès d'un corps à l'abandon ?

Il y a là une pulsion meurtrière qui tranche les liens terrestres, une soif de bonheur en dehors des bonheurs, un désir d'évanouissement astral, de perdition dans des frémissements, de noyade dans des écumes de regrets divins. Quelles sont les ailes qui lui poussèrent secrètement, qui la font soudain tressaillir au-delà du soleil et, l'animant d'une vie de déraison, d'outre-vie, l'amènent à laisser derrière elle dans son vol les sources de la lumière ?

On voudrait mourir des milliers de fois – or, elle se déchire dans le vaste nulle part.

... J'ai cherché les apaisements de l'âme dans des paysages, des sourires, des idées. Mais, vagabonde, elle ne leur tenait pas compagnie, elle virevoltait sur les cimes du monde. Quand donc son bouillonnement descendra-t-il jusqu'au voisinage des non-êtres quotidiens ? Si j'avais une autre âme... Une âme plus vaine !

9. Je sais qu'il est en moi un démon qui ne peut pas mourir. Je n'ai pas besoin d'une ouïe aiguisée par des tortures subtiles, pas besoin de goûter au vinaigre du sang – le silence annonciateur des longues lamentations me suffit. Pour reconnaître le danger. Et si je me tourne vers le Mal despotique et humiliant, aussitôt il monte dans le ciel, dans le cerveau, dans les murailles – divinité subite, rude et destructrice.

Immobile, tu attends. Tu t'attends. Mais que faire de toi ? Que te dire, entouré de tant de non-dit ?

Qui passe à travers le silence ? Ou quoi ? C'est ton mal passant à travers toi, en dehors de toi, une omniprésence de ton mystère négatif.

Penser à ce que tu seras ? Tes regrets n'ont pas d'avenir. Et nul avenir ne t'appartient. Le temps ne te fait plus de place, le temps enfante la peur.

Et alors tu t'en vas. En t'en allant, tu t'oublies. Et en marchant, tu es un autre – et en *étant*, tu n'es plus.

10. Solitude et orgueil, tels sont les deux attributs de l'homme. Et il vaque sur la terre pour les mettre au jour. Mais voici qu'apparaît la religion : un système de remèdes empoisonnant l'existence. Pourquoi l'a-t-on inventée ? Quel est le besoin qui secrète tant de venin ?

Je vois le soleil et je me demande : pourquoi, *malgré* tout, la religion ? Je me retourne vers la terre et je me ligue avec ses frondes

et je ne comprends pas pour quelle raison je devrais la fuir.

Chaque fois qu'il m'arrivait de déguerpir en direction du ciel, l'amertume sublunaire me souriait et j'y redescendais à grand-soif. Lorsqu'elle suera des idéaux par tous ses pores, n'ayant plus de place pour être fier ni pour être triste, je la quitterai. Mais, tant qu'elle demeure la lice des tourments inspirés, pourquoi chercher ailleurs ?

La religion tente de nous guérir du mal – des maux qui font le prix de la vie. La solitude et l'orgueil sont des maux *positifs*. Cette absence *qui nous grandit*.

Je ne fus jamais *certain* dans les incertitudes parfumées de la terre, sauf dans des extases mécréantes. Mon cœur s'épanchait dans la vastitude du monde et il n'attendait nulle réponse. Frissonnement de prière puisant en soi sa force.

Je joignis trop les mains vers un ciel absent – quand reviendront-elles vers l'infini doux-amer du temps ? Extase introspective de l'argile, terre malade de narcissisme...

L'homme n'inventa pas d'erreur plus précieuse ni d'illusion plus substantielle que le *moi*. Il respire, et il s'imagine unique ; son cœur bat, parce qu'il est *lui*. Comment se tiendrait-il debout dans le panthéisme ? Ou comment pourrait-il *être*, avec un dieu au-dessus de lui ? Quelle que soit la religion, elle l'empêcherait d'être fécond selon nature.

Je voulus faire mon salut. Et toutes les croyances des mortels me demandèrent de me renier. Des Veda au Bouddha et au Christ, je ne trouvai que des ennemis de ma *nécessité*. Ils m'offrirent la rédemption en mon *absence* ; ils m'enjoignirent tous de me priver de moi-même. D'être eux, ou leur dieu, d'être *anonyme* dans le rien – alors que mon orgueil exigeait mon *nom*, jusque dans le néant.

Et ce n'est pas tout. Ils me commandaient aussi de vaincre la douleur. Mais, être n'a pas de goût sans elle : le sel de la vie ; le sang de l'existence : ce qu'elle a d'*insupportable*.

Aimer, s'apitoyer, attendre, s'accomplir. Une échelle de la monotonie, pour qui ne voulait pas devenir un abruti sous le ciel, ni un mendiant sous l'horizon stérile d'un quelconque absolu.

Ma souffrance, la galvauder en autrui ? Toujours découvrir des semblables et encore des semblables ? Être heureux de sarcler leur bêtise, de cultiver leur bassesse – et de flétrir mes envies de les mépriser ?

Le moi est une œuvre d'art qui se nourrit de la souffrance que la religion cherche à apaiser. Et l'homme n'a d'autre noblesse que d'être

son propre esthète. Il érigeria dans la douleur la beauté de sa petitesse et en pétrira la substance en se consumant.

L'homme est *art* parce qu'il est fier et seul. La terre lui est meilleur prétexte que le ciel pour magnifier son existence.

Les religions sont insensibles au charme du rien immanent, à l'apparence en tant que telle. L'engloutissement en soi-même et l'envoûtement de l'inutilité leur sont étrangers. Étrangère aussi, la terre. Voilà pourquoi la rédemption qu'elles nous proposent consiste à nous sauver de notre moi, le plus étrange des épanouissements qui furent sous le soleil.

Si l'existence individuelle exerce une attirance aussi violente, c'est qu'elle est née d'un déséquilibre, d'une inégalité dans le fonds originel de la vie. Les religions veulent niveler la diversité ; supprimer l'individualité. La rédemption a pour sens la disparition du pronom personnel.

Je ne supporte nul absolu, hormis cet *accident* que je suis. Puisqu'il est advenu que je sois, je tiens l'illusion de mon existence pour mon sens suprême. Et je ne corrigerai rien à ce hasard.

Né convalescent, jamais guéri du mal d'être, on demeure irrémédiablement *en soi*, et par là on est un *homme*.

En quoi plonger et se fondre – la nature, l'humanité, Dieu ? De toute façon, on s'est d'abord noyé en soi.

Je rêvais que j'étais mort, je cherchais parmi les astres mes ossements dispersés, et je me suis retrouvé aux pieds de mon Moi, pleurnichant sur mon identité perdue.

Par rapport au rêve, l'ombre exprime un vague supplément d'existence. Lorsqu'on a inventé des mondes et qu'on les a égarés à travers les espaces, on en vient à désirer quelque chose qui serait – le Moi – une ombre d'être dans un non-être général.

Les religions m'ont montré le chemin étroit du bonheur, à *mon* prix. Mais l'illusion d'être *ici* est plus réconfortante que la quiétude de n'être nulle part, d'être dans les cieux.

... Et alors je me retournai vers la terre et je renonçai au salut.

11. « La vérité ne rêve jamais », a dit un philosophe oriental. C'est pourquoi elle ne nous intéresse pas. Que ferions-nous de sa minable réalité ? Elle n'existe que dans des cervelles de professeurs, dans des préjugés scolaires, dans la vulgarité de tous les enseignements.

Mais dans l'esprit auquel l'infini donne des ailes, le rêve est plus réel que toutes les vérités. Le monde *n'est pas* ; il se crée *chaque fois*

que le frisson d'un commencement tisonne la braise de notre âme. Le Moi est un promontoire sur le rien, où il rêve d'un spectacle de réalité.

Le courage me lance entre un être et un non-être, et je vogue entre des mondes qui sont et ne sont pas. Tant que je suis lâche, tout existe ; mais en armure de chevalier de l'esprit, j'aplatis les sillons du naturel et j'écrase les graines de l'illusion.

Nous nous sommes insufflé sans contrainte les choses que l'on voit. L'existence n'est-elle pas le confort de la respiration ? *Être* paraissant préférable à son contraire, nous nous y sommes habitués et nous nous y sentons mieux. Quel intérêt aurions-nous à savoir que nous l'imaginons seulement, que nous le vivons dans le prolongement de notre demi-éveil ?

La lumière de l'espace, qui donc la diffuse, tel un anéantissement gracieux ? Le soleil ? Non : le reflet sur fond bleu des embrasements du sang. Et ce sont eux également qui parsèment les nuits d'étincelles sidérales.

L'univers est un prétexte dynamique du pouls, une autosuggestion du cœur.

12. Le sourire est incompatible avec la loi de la causalité : toute la fascination de l'inutilité en émane. Sa valeur « théorique » en fait un symbole du monde.

La différence entre cause et effet, l'idée qu'une chose puisse être la source d'une autre ou avoir avec elle un lien effectif satisfait un goût médiocre pour l'intelligible. Or, quand on sait que les objets *ne sont pas*, qu'ils *flottent* dans un tout aérien, on comprend que leurs liaisons ne dévoilent rien, ni sur leur position ni sur leur essence. Le monde n'est pas né et il n'est pas mort, il ne s'est pas arrêté à un certain point et le temps ne l'a pas changé – il se prélassait sans but dans un « À jamais » indéfini. Vainqueur éphémère de l'éternité évanescence, seul le Moi se trompe quelquefois utilement.

Il porte parmi les ombres le fardeau de son existence distincte et tache de réalité le blanc néant qui l'entoure. Son pouvoir de rêver gorge de sève les figures qui semblent vivre et en façonne des êtres. Car la vie est une vue de l'esprit assoiffé de nature, prisonnier sans rémission de l'immuable réalité.

Les pensées se sont passagèrement entichées d'existence – et nous nous montrons fiers d'être. Dépourvus de timidité, nous souillons les ombres sous nos pas lourds et assurés. Un instant d'éveil, un seul, et l'envoûtement du réel vulgaire se rompt pour nous laisser voir ce que nous sommes : des illusions de notre pensée.

13. Lorsque je crois comprendre Caligula, s'agirait-il d'une flatterie que mon orgueil se sert à lui-même ?

Suétone, en voulant le discréditer et démasquer sa folie, lui rend un hommage involontaire : « Il souffrait surtout d'insomnie, car il ne dormait pas plus de trois heures par nuit ; et ce repos n'était pas complet mais troublé par des visions étranges : une fois, entre autres, il rêva qu'il conversait avec le fantôme de la mer. »

Suétone rapporte également que Caligula n'embrassait pas son épouse ou ses maîtresses dans le cou sans leur rappeler qu'il était en son pouvoir de le leur faire trancher.

Ne cachons-nous pas tous dans la fange de notre âme des désirs que seuls peuvent avouer des empereurs sinistres ? Nommer son cheval consul, n'est-ce pas là bien juger des hommes ?

Et puis, dans un aussi grand empire, croire à ses semblables eût été une faute de goût.

Les empereurs romains de la décadence, monstres inspirés par le génie de l'ennui, révélèrent tant de style dans la folie que, en comparaison, tous les esthètes du monde sont des pitres de foire et les poètes des montreurs d'ombres.

Si j'avais vécu dans la Rome des infiltrations chrétiennes, j'aurais monté la garde devant les statues des dieux moribonds ou défendu de ma poitrine le nihilisme des Césars. La décadence a ses sortilèges : ployant sous les lassitudes historiques, elle tente de suppléer par des absurdités au vide de la gloire et par la folie au déclin de la grandeur. Sous tous les cieux, les ancêtres de la démence baignèrent dans le sang.

La cruauté est immorale pour les contemporains ; mais en tant que *passé*, elle se transforme en spectacle, semblablement à la douleur enclose dans un sonnet. La lèpre elle-même devient un motif esthétique si l'histoire la consigne.

Seul l'instant est divin, infini, irrémédiable. L'instant que l'on vit. Comment aurais-je pitié des victimes de Caligula ? L'histoire est une leçon d'inhumanité. Pas une goutte de sang du passé ne peut troubler le présent où je suis. Et le fantôme de la mer qui hantait les rêves du malheureux empereur m'attendrit davantage.

Injuste, l'histoire évoque moins les martyrs chrétiens que leurs persécuteurs. Néron est vivant et séduisant dans toutes les mémoires ; ce n'est pas sans émotion que nous nous souvenons de lui. D'avoir été dénié durant deux millénaires, il est moins banal que Jésus.

Grâce à une simple question, Pilate a sa place parmi les

philosophes – ils ne rougissent pas de le citer, tandis que Jean l'évangéliste, qui ignorait le doute, n'a pas pu survivre à l'adoration. Les chrétiens l'ont liquidé à force d'amour. Judas est devenu un symbole ; sa trahison et son suicide lui ont conféré une éternelle actualité, alors qu'il ne reste de Pierre qu'une pierre d'Église. Nous savons tous aujourd'hui que Anne et Caïphe *avaient raison* ; ils ne pouvaient pas juger autrement. Au théâtre de la Passion d'Oberammergau, j'assistais au drame antique avec des yeux chrétiens et non chrétiens et, objectif parce que désabusé, je ne prenais pas plus le parti du Rédempteur que celui de ses bourreaux. Anne et Caïphe avaient du caractère, ils étaient eux ; s'ils avaient compris Jésus, ils se seraient annulés. Leurs questions étaient si rationnelles que seuls *des fous* auraient pu accepter les réponses sublimes et inexacts de l'Agneau.

À l'instar de tout autre chrétien d'aujourd'hui ou de demain, je ne peux pas mourir pour Jésus. Être fou de lui, pas plus. Son sacrifice a porté tous les fruits et aucun. Nous sommes tous devenus neutres. Le christianisme touche à sa fin et Jésus descend de la croix. La terre s'étalera de nouveau devant l'homme exempt de foi qui – avant d'inventer d'autres erreurs – en dégustera les saveurs sans encourir le châtement céleste.

Difficile de préciser la date à laquelle les églises deviendront de simples monuments, la date à laquelle les croix, purifiées du symbole du sang judaïque, souriront inutilement à la curiosité esthétique. D'ici là, il nous faut encore supporter, dans nos retours d'âme, les souffles étouffants de la foi.

Chaque fois que le christianisme s'appesantit sur mes doutes, une inopportunité douloureuse prend la place du faste sceptique et des arômes enivrants. Il m'empêche de respirer. Il sent le renfermé. Il me bloque. Sa mythologie est usée, ses symboles vides, ses promesses non avenues. Deux mille ans d'égarement sinistre ! C'est dans le vieil ameublement de l'âme qu'il éveille encore un vague écho, dans des pièces aux fenêtres calfeutrées, à l'air macabre, dans la poussière de la vie. Il ne m'a jamais servi à rien, quel que fût mon trouble, quelle que fût l'impasse où se fourvoyait mon angoisse. J'y ai fait appel par mégarde, connaissant d'avance toute l'impuissance que recèle un passé depuis trop longtemps passé. Le christianisme – si attendrissant dans quelques douces fugacités – ne connaît aucun culte de la fierté, aucune exaspération des passions, aucun soupçon de la multiplication du moi. Si l'on devait suivre ses préceptes dans les âpres solitudes où nous entraîne l'envol de la pensée, on sombrerait dans l'anonymat, on s'effondrerait en autrui. Il y a en lui tellement de germes de décomposition et si peu d'air pur – *une religion sans montagnes*, une

religion de collines basses.

Lorsqu'il s'approche de moi, je dois puiser dans mes réserves de musique pour arrêter ses émanations méphitiques. Je ne peux pas faire bon ménage avec lui. Ce serait un ménage d'apothicaires. J'ai cherché dans les livres, dans les paysages, dans les mélodies et dans les passions des remèdes contre le mal à l'âme, car ceux qu'administre le christianisme sont des poisons mielleux et les hommes qui les prennent meurent sans savoir que le mal à l'âme n'est autre que le christianisme.

Quand on lit n'importe lequel des prophètes de l'*Ancien Testament*, on sent soudain son sang plus alerte dans les veines, son pouls plus vif, ses muscles plus fermes, on est prêt à l'action, au combat. L'homme y est présent. Le *Nouveau* amollit sous un charme destructeur, par des insinuations onctueuses comme des saintes huiles dormitives. Les évangélistes sont passés maîtres dans l'art de tuer la volonté, les envies, le moi. Avec saint Jean, je rêve de me lamenter sur les faiblesses humaines ou de m'ébattre dans des paradis peuplés de femmes légères. L'humanité n'a pas connu de source d'hystérie plus durable, plus intarissable, plus équivoque. C'est dans des évanouissements chrétiens que l'homme s'est consolé des siècles durant de ses propres évanouissements. Mais aujourd'hui ? Qu'est-ce qui pourrait ennuyer davantage ? Le christianisme : un spectacle irritant, sans surprise, sans émotion ; rien en lui ne vibre, n'est assoiffé de vie, d'absolu immédiat et réconfortant. Ses sources laissent les lèvres sèches, et toutes les icônes que nous adorerons n'empêcheront pas les yeux, la foi, l'espoir de brûler avec plus de constance sous d'autres horizons. Les mirages du Jourdain ont épuisé leurs artifices et il n'est plus là-bas d'azur possible. Les effluves du crucifiement se sont dispersés dans un ciel dont les ruissellements n'étanchent plus aucune soif, ne désaltèrent plus aucun mortel. Qui captive-t-il encore, l'univers de Jésus ?

Les potions orientales ont embaumé l'homme pendant deux mille ans. Le catholicisme – judaïsme latin – a saupoudré de suie indélébile l'exubérance de la Méditerranée. Comment a-t-il pu « s'épanouir » sur ses rivages divinement ensoleillés ? Le christianisme est une réaction contre le soleil. Les religions n'ont-elles pas toutes pour mission ambiguë de couper l'homme des sources de la vie ? Jésus s'est substitué sans hâte à l'Astre naïf et, siècle après siècle, le corps décharné du plus habile des visionnaires s'est placé dans le champ du regard épris d'infini et de chaleur. Ce n'étaient plus des nymphes joyeuses et sensuelles que voyait l'homme, mais, à travers ses larmes, un squelette cloué qui stigmatisait les douces vanités. Catéchismes et testaments bannissaient le temps pour faire de l'homme un être

châtré. Que leur lecture n'ait pas dégoûté tout un chacun de l'infini pourri du christianisme, quelle tristesse pour le soleil s'il l'apprenait ! Tolérerait-il encore un seul chrétien sous son rayonnement ?

L'âme de l'Espagne s'est volontairement cadennassée dans le catholicisme. Aurait-elle eu peur de rester face à face avec le soleil ? Aurait-elle eu peur de s'enfuir dans le soleil ?

L'Italie a bâti des églises de crainte que *trop de lumière* ne la rende superficielle. Le christianisme serait-il pour elle un tombeau la protégeant contre le ciel, contre le ciel terrestre, heureusement exempt de Dieu ? Car il existe un ciel de la terre, un azur qui ne tue pas, mais que l'homme risque de trop chérir. Et c'est contre ce ciel-là que le fléau chrétien a prémuni les méridionaux. Il leur a fourni à la place le leurre d'illusions aussi vaines que dangereuses ; leur imagination exaltée par des printemps éternels, il l'a nourrie de fariboles sur des paradis invisibles.

Sans le christianisme, les peuples méridionaux auraient été condamnés au bonheur. Pourquoi n'ont-ils pas supporté ce châtimement ? Pendant deux mille ans, *leurs yeux* ne leur ont servi à rien. Au milieu de la splendeur, ils ont vécu sans voir. Le Christ leur a offert ce qui ne se voit pas. Pas une fleur, seulement des épines ; pas un sourire, seulement des repentirs. Les apparences du monde se sont transformées en essences de tourment, et la faute – fragrance de l'inanité – en péché. Les charmes ont été rabaissés au rang de remord. Tout est devenu *moral*. Pas la moindre place pour le ravissement de l'inutile existence.

Ceci explique que le bois de la croix ait pourri et que les fameux clous aient rouillé dans l'indifférence générale.

14. J'ai plus souvent goûté aux fruits de la mort qu'à ceux de la vie. Je ne tendais pas des mains avides pour les cueillir, et ma faim ne les épreignait pas avec de fébriles impatiences. Ils croissaient en moi. Les floraisons étaient voluptueuses dans les jardins du sang. Je rêvais d'oubli au royaume fluctuant de l'âme, j'imaginais des mers calmes, de non-être et de paix, et je me réveillais dans des flots grossis par les sueurs de l'effroi.

Sans doute suis-je pétri dans la glaise qui donne les moissons funèbres. Quand je veux éclore, dans mon printemps je découvre la mort. Je sors au soleil, fervent d'infini et d'espérances – et elle descend sur la douceur des rayons. Dans la nuit, elle tournoie telle une musique autour de moi et je meurs alors de sa majesté. Moi-même, je ne suis nulle part ; par elle, je suis partout. Elle se nourrit de moi et je me nourris d'elle. Jamais je n'ai voulu vivre sans vouloir mourir. Où

suis-je plus acharné, dans la vie ou dans la mort ?

15. Le désir de disparaître, parce que les choses disparaissent, a si violemment empoisonné ma soif d'être que, au sein des étincellements du temps, mon souffle s'éteignait et le crépuscule de la nature me drapait d'ombres innombrables. Et, comme je voyais le temps en tout, j'espérais tout affranchir du temps.

Le besoin de pérenniser les êtres par l'adoration, la hâte de les hisser, par un excès du cœur, hors de leur mort naturelle m'apparaissaient comme le seul labeur qui fût digne de prix. Je ne sache pas avoir aimé quoi que ce soit sans le haïr, parce que toute l'ardeur de mon âme ne pouvait le soustraire à la loi de son anéantissement. Que tout *soit*, voilà ce que je voulais. Or, tout n'était que dans la fugacité de mes fièvres. Le monde m'échappait, parce qu'il n'était pas. Les larmes ravalées ne se figeaient pas dans l'invisible à cause des misères d'ici-bas ; elles mouraient en moi, déçues par l'inefficacité de l'extase. Pourquoi des « portes de paradis » ne s'enchaînent-elles pas dans le temps ? Serait-ce que trop peu d'éternité séjourne en moi ?

Il faut être généreux avec le monde. Se dépenser, se gaspiller pour lui. Il n'est nulle part. Il respire grâce à notre prodigalité. Les fleurs elles-mêmes ne seraient pas des fleurs sans notre sourire. De la parcimonie dans nos dons, et la nature se rabougrit en idée ; une sourdine à nos sens, et les arbres ne bourgeonnent plus. L'âme entretient les apparences dont la réalité est jalouse. Car le monde est la modification – au-dehors – de notre solitude.

L'adoration a déifié Dieu. Et c'est elle qui fait des paysages les ombres de l'absolu. Des effluves de sensations rendent le ciel plus pâle que la terre ; les charmes de l'existence s'abreuvent aux mélodies de l'âme et c'est au fond des ravins qu'on entend les harmonies des astres.

J'ai servi plusieurs maîtres dans ma vie, et de chaque instant j'ai fait une image sculptée. Si les choses éteintes savaient combien je les ai aimées, elles acquerraient une âme à seule fin de me pleurer. Rien de ce qui appartient au monde ne m'a laissé indifférent et je n'en ai rien dénigré. Aussi ai-je glissé, fébrile et appliqué, dans son vide. L'appel et le chant de la terre perçaient jusque dans les pensées qu'elle désertait. J'étais, tel l'apôtre, enseveli avec Jésus en Dieu, mais la moindre œillade d'une passante suffisait pour m'arrimer aussitôt dans le temps. Au bord du reniement je cueillais des fleurs, et mon cœur en se détachant esquissait déjà d'invisibles étreintes. J'avais pour maîtres le Père et peut-être le Fils, le Diable et le Temps, l'Éternité et les

autres pertes. Fanatique de l'obéissance, esclave de l'inutile, soumis aux idoles, je me prosternais devant les multiples faces du monde. Car le devenir est un alignement de temples dans lesquels je me suis furtivement agenouillé, j'ai laissé ma trace dans leurs ruines et je n'ai gardé que mon âme – ruine d'anciens assouvissements.

Pourquoi le cœur n'est-il pas capable de faire le salut du monde ? Pourquoi n'agence-t-il pas les choses dans une immuabilité parfumée ?

Je me rappelle ces mots prononcés par un ami, au pied de je ne sais quelles Carpates : « Toi, tu es malheureux parce que la vie n'est pas éternelle. »

16. L'univers soudain s'embrase dans tes yeux. Leurs lueurs lancent des étoiles aurorales. La fournaise de l'âme annexe le ciel. Par quel miracle le moi s'échauffe-t-il dans les froidures de l'espace ? Et comment fais-tu pour mettre tant d'âme dans un temps pareil à tout autre ?

Tu as élevé tes limites jusqu'au *tout*, dont les lourds insignes te parent. Rien ne peut te bloquer, dans un monde qui n'est pas d'un bloc.

Seul tu étais et seul tu resteras. À jamais. L'incompris jaillit de tes sens, opaques à la gaieté de la matière et aux doux rivages de la santé. Ton amour fut inscrit en noir sur les tablettes du sort : avec nulle mortelle tu n'oublieras l'infini.

Délecte-toi dans l'adversité et le malheur ; sois implacable quand grouille la vermine. Aucune clé ne t'ouvrira les portes du paradis. L'infortune est la vestale qui veille sur la flamme éternelle de ta malchance. Creuse ta tombe dans cette flamme primordiale et enterre-toi vivant ; car nulle imposture sous le ciel ne te rendra parallèle à la destinée. L'amour t'enlisera encore plus en elle, l'amour – désastre suprême de la fatalité.

Camper au-dessus de soi-même n'est pas facile. Moins encore, au-dessus du monde. Que ne suis-je un havre pour les navigations du moi ? Mais je suis plus que le monde et le monde n'est rien !

17. J'ai lu l'écriture de l'homme. J'ai vagabondé à travers ses pages, j'ai feuilleté ses idées. Je sais jusqu'où allèrent les peuples et combien les mena loin la tentation de l'esprit. Certains souffrirent pour inventer des formules, d'autres pour engendrer des héros ou pour figer l'ennui dans la foi. Tous dépensèrent leurs richesses parce qu'ils redoutaient le spectre du vide. Et quand ils ne crurent plus à rien, quand la vitalité ne soutint plus la flammèche des tromperies

fécondes, ils se livrèrent aux délices du déclin, aux langueurs d'un esprit épuisé.

Ce qu'ils m'ont enseigné – une curiosité dévorante m'entraînait dans les méandres du devenir – n'est qu'eau morte où se reflètent les charognes de la pensée. Tout ce que je sais, je le dois aux fureurs de l'ignorance. Lorsque tout ce que j'ai appris disparaît, alors, nu, le monde nu devant moi, je commence à tout comprendre.

Je fus le compagnon des sceptiques d'Athènes, des écervelés de Rome, des saints de l'Espagne, des penseurs nordiques et des poètes britanniques aux ferveurs brumeuses – le débauché des passions inutiles, le zéléteur vicieux et délaissé de toutes les inspirations.

... Et puis, revenu de tout cela, ce fut moi que je retrouvai. Je me remis en route *sans eux*, explorateur de mon ignorance. Quiconque fait le tour de l'histoire retombe durement en lui-même. Lorsque s'achève le labeur de ses pensées, l'homme, plus seul qu'auparavant, sourit innocemment à la virtualité.

Ce ne sont pas les exploits temporels qui te mettront sur le chemin de ton accomplissement. Affronte l'instant, ne redoute pas la fatigue, ce ne sont pas les hommes qui t'initieront aux mystères gisant dans ton ignorance. Le monde se tapit en elle. Écoute-la sans parler, tu y entendras tout. Il n'existe ni vérité ni erreur, ni objet ni fantasme. Prête l'oreille au monde qui couve quelque part en toi et qui est, sans avoir besoin de se montrer. Tout réside en toi, la place y est vaste pour les continents de la pensée.

Rien ne nous précède, rien ne nous côtoie, rien ne nous succède. L'isolement d'une créature est l'isolement de toutes. L'être est un jamais absolu.

Qui pourrait être dénué de fierté au point de tolérer quoi que ce soit en dehors de lui ? Avant toi retentirent des chants, après toi continuera la poésie des nuits – cela, as-tu la force de le supporter ?

Si, dans la débâcle du temps, dans le miracle d'une présence, je ne vois pas se faire et se défaire le monde vivant, alors ce que je fus et que je suis n'approche même pas le frisson d'une ombre d'étonnement.

18. Hier, aujourd'hui, demain. Des catégories de domestiques. Je cheminaï sur les sentiers des hommes et je n'en croisai pas d'autres. Des larbins et des souillons.

Écoutez les mots avec lesquels ils anticipent les étreintes de leurs fréquentes pâmoisons, et vous serez édifiés !

L'amour grandit dans les ardeurs de la banalité et rapetisse dans

les réveils de l'intelligence. La bêtise extatique se répète aisément, car elle ne se heurte à aucun obstacle dans une cervelle lisse. « Croissez et multipliez-vous » – commandement destiné à un univers de laquais ouverts aux passions horizontales, fermés aux voluptés non débraillées.

Imperméable à la musique, l'homme atteint l'extase à plat ventre et jouit en gémissant d'aise, nommant bonheur l'essence équivoque de l'absolu spinal.

... Et ainsi l'on tourne dans la fourmilière sans fin des mortels – en compagnie d'hier, d'aujourd'hui, de demain – et l'on cherche des ponts nous reliant à la vanité immédiate des chaleurs bon marché. Les servantes sont prêtes. On entre dans la danse à son tour, on s'acoquine avec les autres et, obéissant à un sort futile, on oublie son dégoût et l'on s'oublie.

19. *L'ennui parisien, méridional et balkanique...*

Les moisissures du temps sur les maisons, sur les façades que l'histoire a patinées de suie... Venise est réconfortante, comparée à la charmante désespérance des rues dissolvantes de Paris. Je les parcours et tous les soucis dus aux hésitations de la chance me semblent être de subtils balancements, des titres de gloire faisant de moi le pair de cette cité si lasse. À quoi croire ici ? Aux hommes ? Mais *ils furent*. Aux idéaux ? Il y en eut tant que ce serait manquer de style. Alors, je me repose dans les nonchances de la France et je m'adoube chevalier de la langueur parisienne.

Le brouillard drape la ville dans des ombres de pensées et devient une expression de l'histoire plutôt que de la nature. Paris vit au siècle des brumes. Pourquoi ne puis-je pas l'imaginer sous les Louis ? Il paraît traduire un moment et non une essence. La nature participe à un crépuscule historique.

Je me tourne vers les maisons et je les regarde. Et chacune se tourne vers moi. « Approche-toi, tu n'es pas plus seul que nous », murmurent ces compagnes des nuits trop longues et des jours creux. On peut tomber sous le charme des cités de l'Italie, mais nulle part autant qu'ici on ne sera près de ce qui s'intègre à l'homme.

Lorsque tard, affranchi des soupirs nocturnes, on déambule sans espoir et sans désillusion du côté de Saint-Séverin ou de Saint-Étienne-du-Mont, ou place Saint-Sulpice, dans l'attente d'un matin qu'on ne souhaite pas, on s'élève en même temps que la ville dépeuplée vers les vastes inutilités du silence. Le lierre échevelé là où Notre-Dame se mire dans la Seine, saura-t-on jusqu'où il se reflète en nous ? Je descendis souvent avec lui dans la noyade de ses penchants

mélancoliques.

Et en plein jour, bouleversé par la suggestion d'une absence, je secouais grâce aux senteurs de la ville le sentiment de ma déraison d'être. Tel est l'envoûtement de Paris : enrober les maux incurables de l'âme dans les consolations de la beauté, remplir de sortilèges impalpables les vides créés par ce temps où l'on vit. *Cette ville vous comprend*. Elle panse vos plaies. Vous vous croyez perdu – vous vous retrouvez en elle. Vous n'avez besoin de personne ; elle est là. Elle seule peut remplacer une maîtresse : elle vous monte au cœur. Or, étrange égarement, ici les gens s'aiment plus qu'ailleurs. Je fus tellement en elle que je me séparerai de moi si je la quitte.

Jamais le ciel ne me parut plus lointain que vu du fond de ses ruelles, où m'envahissaient les ténèbres. Mais, sur les boulevards, il s'étend soudain au-dessus de la ville et prolonge indéfiniment l'ennui qui songe sur les toits pensifs.

Rien ne peut m'en ôter le souvenir, quand bien même devrais-je revivre tous les ciels montant sur des mers Méditerranées et toutes les bruines généreuses baignant des landes bretonnes. Et quand je veux en définir le charme, je tombe en moi, et pour moi je le définis : *l'impossibilité d'être bleu*. Les nuages s'effilochent doucement ; on regarde des trouées d'azur qui ne se croisent pas. Elles ne peuvent pas composer un ciel – il se cherche sans s'accomplir. Les rayons épars percent une buée indécise pour se poser paresseusement dans un espace quadrillé. Étendue grise et blanche, Paris estompe toujours quelque chose : *le ciel* est ailleurs. Paris n'a pas de ciel. Et, à force de l'attendre, on se mêle à la brouillasse lumineuse, on y perd son désir déçu d'azur, on s'égare dans la gamme grise et capricieuse de la voûte apparente, pensant vaguement à un *au-delà* dont on ne sait si on y aspire ou non. Le ciel hollandais de Paris...

Avec lui je me suis toujours accordé, comme avec personne. Je levais les yeux sur son inconstance et chacune de ses passades traduisait l'une de mes impatiences. Il change d'heure en heure, il se compose et se décompose dans les attermoissements de l'altitude, démon sceptique des sérénités et des nuées. Trop souvent abandonné, quand le crépuscule des hommes tombait sur la ville, comment me serais-je tiré du nulle part pressant de l'amour si son haut voisinage n'avait été là pour me consoler ? Il est un automne en fleur, il est une fin printanière. On le porte en soi sous tous les autres ciels.

... Et quand, las des crépuscules au grand jour, on descend vers le sud, en quête de printemps, le bleu se révèle être un bonheur qu'empoisonne vite son trop-plein. Esclave désespéré des jours identiques, de l'abus d'azur, de la satiété d'immaculé, on contemple la

source de sa consolation avec autant de haine que de peine. Où se cacher sous tant de ciel, sous tant de soleil impitoyable, sous tant de sinistre répétition de la splendeur ? Lorsque le cœur fléchit devant tant de bleu et que la pensée rétrécit devant les candeurs de la lumière, le venin de l'ennui adoucit l'âpreté de l'implacable rayonnement et creuse des ravines de pensée dans le morne désert. Comment trouver des bonheurs à même de se mesurer à un ciel pareil ? Sa perfection tue toute âme née d'imaginations incertaines.

... Et alors on retourne dans la pourriture des Balkans, où la terre est aussi vile que les hommes. On y perd l'ivresse des parfums et des pensées en dentelles, on y brise les rêves faits à l'ombre des cathédrales, on s'y gave des puanteurs dans lesquelles se vautrent des loques humaines, on y oublie les grâces lucides de l'esprit.

Là-bas, il n'y a personne sous le ciel, car il s'est égaré, et les hommes avec lui. Pourquoi des créatures nées ridées et les yeux cernés, vieilles par le néant, épuisées par une impuissance congénitale, se sont-elles arrêtées sur les rives du Danube ou à l'ombre des Carpates ? Elles glissent toutes vers des mers Noires, des mers inhospitalières qui les rejettent sur la grève, cruellement privées de noyade. Encore riche de tant de périples à travers le monde, comment pourrait-on s'acclimater parmi tous ces misérables ? Là-bas, la nature fleurit sur des cadavres ; les printemps sourient sur des désespoirs. La terre noire, où aucun pas glorieux ne laissa de trace, vous monte dans le sang. Et le sang noircit. Et on lève les yeux au ciel. Et le ciel devient enfer.

Maudit coin du monde, ton infamie fait ricaner le temps et ton malheur n'a jamais attendri un cœur délicat, friand de charmes funèbres ! Vu des Balkans, l'univers est un bas faubourg peuplé de poissardes vérolées et d'apaches au surin facile.

Avec leur goût de l'ordure, leur plaisir de remuer le fumier au son joyeux des trompettes de la mort, les Balkans n'ont même pas accouché d'un quelconque dieu libidineux. Quel astre en mal de banlieue aurait pu y choir ? Des cloportes bruyants dansant le branle de la lèpre !

Jamais une pure rébellion ne trouvera là-bas de terrain propice aux rougeoiements célestes. Les espoirs s'y rouillent et les passions s'y éventent. La malchance y déploie son immensité.

Dans la débandade et les fièvres de l'amertume, parcourant ces confins du monde que nul plan de la Genèse n'avait prévus, que Dieu ignore et que les démons évitent, la pensée en deuil, au souvenir d'autres espaces, dresse les échafauds des espoirs et tout ce qui est fleur dans les cœurs accroche ses rêves aux gibets.

20. Quel miracle fait durablement germer, dans un corps composé de tous les hasards de la matière, la négation des accidents irrésistibles du quotidien ? Des inspirations subites, dépassant ce qu'on imaginait, nous projettent au-dessus de la vie. Mais qu'on puisse être *conséquent*, qu'on puisse rester sur ses positions au nième ciel, j'ai tellement de mal à le concevoir que je comprends plutôt un ivrogne invétéré qu'un rédempteur impénitent. Lorsqu'on lit le Bouddha ou quelque autre profiteur de sublime, on n'a plus qu'une envie : prendre au plus vite un cordial.

Les prophètes n'auraient-ils pas pitié d'eux-mêmes ? Leur glissade insensée sur la pente sans issue de l'ascension ne les inquiète-t-elle pas ? Le sublime est insipide, tandis que les arômes de l'inachèvement égarent l'esprit en suggérant la chute. La monotonie de la révélation permanente fait de la religion une occupation fastidieuse. La terre gagne à ne pas avoir de système. Quand on la foule, on sait pertinemment qu'on ne jettera l'ancre nulle part, car elle est moins accueillante encore que la mer. Les philosophes, les maîtres à penser et les bienfaiteurs, tous coureurs de constance et de croyance, l'ont dédaignée et se sont réfugiés ailleurs. Ils savaient que la terre signifie *le droit à l'accident* ; alors, qu'auraient-ils fait dans son paradis fantaisiste, puisqu'ils désertaient le caprice ?

Sur la terre je traîne ma carcasse, sur la terre je demeurerai. Où aller ailleurs ? Où assouvir mes fureurs plus fièrement et plus crûment ? Entouré de joyeux crétins, souriant avec indulgence de leurs lacunes, on étouffe sa nostalgie des lointains et, chacun méprisant sa chacune, on besogne les illusions. Une vaine agitation dans des continents stériles.

Pour détourner le Bouddha de la perfection, le démon lui envoie des danseuses expertes en amour. Elles pratiquent les trente-deux magies du désir. Elles échouent. Puis les soixante-quatre. En vain. Le bienheureux reste de marbre tandis que s'épuisent tous les sortilèges.

Lui qui connaissait tant de choses – et d'abord le néant de la chair – se refusait à la seule faute qui eût vérifié sa doctrine. Le désir peut vaincre la terre chez elle. Le tuer, c'est commettre un meurtre sans objet.

La nonchalance du prince divin mordant dans la chair mortelle – quel symbole pour l'accouplement de l'éternité et du néant ! Si le Bouddha avait cédé à ses tentatrices, le pittoresque de cette équivoque dans le paysage absolu de son existence l'aurait proposé comme unique modèle à ses épigones. L'inefficacité de la tentation compromet tous ces illuminés qui refusèrent de tromper le Rien avec la Vie – un rien aussi, mais plus juteux.

La musique a supplanté la religion en sauvant le sublime de l'abstraction et de la monotonie. Les musiciens ? Des *sensuels* du sublime.

21. Puisse le ciel s'embraser et ses flammes venir poulrêcher le crâne des hommes ! Pas la quiétude des voûtes, pas d'ensorcellements sereins, pas de sourires fadasses au clair de lune ! Mais la tempête des astres en folie greffée sur les figures tragiques de la pensée !

Pourquoi rien ne bouge quand tu lances tes éclairs et ton tonnerre dans les hauteurs ? Tu regardes dans les allées des parcs le tremblement immobile des feuilles. Mais tes branches ont crépité dans l'incendie des étoiles ! Combien de ciels – ou combien de cieux – as-tu ensevelis en toi pour que, archéologues des cimetières, tant de dieux déchus implorant la lumière et les anges dont les ailes sanguinolentes bruissent comme un écho de l'âme ?

Je ne me pencherai pas sur des passés où gisent des idoles renversées et des Jésus de pacotille. À quoi bon réveiller le fantôme pleureur des nuits blanchies par les veilles ? Je n'ai pas de larmes à répandre sur des croix et des collines, pas de goût pour les résurrections éphémères. Je veux au contraire, dans la tourmente du monde, être accoucheur de musique et verser les voix du sang dans le naufrage sonore de l'espace. Pourquoi refréner encore un pouls prêt pour les tambourinades, une chair avide d'immensité et de chanson ?

Ce n'est pas sur les mortes eaux que je veux rêver de la terre, mais sur des rochers rongés par le ressac.

22. Les audaces de l'esprit démantèlent l'existence. Mais de quel pas délicat nous marchons ensuite sur ses débris ! Nous punissons notre témérité et notre quête impudique de la vérité en nous attendrissant douillettement sur les restes de cette existence grignotée par la capacité de la raison.

Quoi de plus superbe que l'orgueil de la pensée planant au-dessus de tout et descendant de temps à autre parmi les choses avec une méchanceté inspirée ? Tout esprit aventureux est impitoyable et cynique, toujours doutant et toujours ricanant. Nous nous élevons grâce au fiel omniprésent qui poisse les perspectives et empoisonne les apparences, pour en savourer l'agonie et les dépouiller d'une vaine fascination. La connaissance devient entreprise et action, dans des rages d'hyène philosopharde, dans des délires de chacal raisonneur. Tout à coup tu arrêtes ton vol et, les ailes repliées, tu te laisses tomber pour planter tes griffes dans le réel au-dessus duquel tu tournoyais. L'esprit est aigle et serpent, serres et venin. Quant à sa profondeur, la

question est de savoir combien il laisse de blessures dans les choses. Les instincts du prédateur se dévoilent dans la connaissance. Tu veux tout régenter, tout posséder, et si quelque chose ne t'appartient pas, le réduire en morceaux. Qu'est-ce qui pourrait bien t'échapper, alors que ta soif d'infini transperce les voûtes et que ta fierté jette des arcs-en-ciel sur la déroute des idées ?

Quand tu as fini de saccager l'existence et ses figures, ton arrogance se modère et jonche de regrets les déserts nés sous tes pas. Alors, tu commences à être *humain* avec les choses mortes, et le fiel se mue en onguent. La connaissance ensanglante le réel. La fatuité de l'esprit s'étend au-dessus de lui comme un ciel assassin. Mais de combien de tendresse ne sommes-nous pas capables lorsque, revenus de l'intrépide aventure, nous nous penchons, les yeux humides, sur les jardins de l'apparence défrichés par notre désir de vérité ! Ne prenons-nous pas dans nos bras les êtres frappés par les flèches de l'esprit, que nous retournons contre nous ? Nous nous réconcilions avec le monde et nous saignons. Mais il y a dans notre souffrance une joie si généreuse qu'elle couve sous ses ailes invisibles toutes les victimes de nos réveils meurtriers. À l'issue des escapades diaboliques de l'esprit, nous nous transformons et notre magnanimité rachète le viol des charmes périssables sans lesquels nous ne pouvons vivre.

23. Ceux qu'affligent les insuffisances humaines, ceux qu'attriste te vain écoulement des heures, avec quelle joie ils se livrent aux éclairs qui projettent sur les choses un contenu brûlant ! Pour une âme que tourmente le vide du monde, l'obsession de la vengeance est un aliment doux et fortifiant, un élément substantiel de tous les instants, un emportement qui engendre des sens par-dessus le non-sens général. Les religions, dans leur haine de tout ce qui est noblesse, honneur et passion, ont inoculé la lâcheté aux âmes, leur ont interdit le renouveau des frémissements et des frénésies. Elles n'ont rien frappé plus durement que le besoin qu'a l'homme d'être *lui* en se vengeant. Quelle aberration – pardonner à son ennemi, tendre à ses gifles et à ses crachats toutes les joues inventées par une pudeur ridicule, alors que nos instincts nous incitent à l'écraser comme une bête puante !

C'est dans ses intolérances que l'homme est un homme. Quelqu'un t'a fait du tort ? Couve la haine en toi, nourris ta rancœur secrète, chauffe la bile dans tes veines. Et si parfois tu sens l'ample quiétude des nuits te gagner, ne te laisse pas aller à l'oubli lénifiant de la méditation – fouette sans pitié la chair amollie, lâche ton venin dans le corps de ton adversaire. Sinon, à quoi bon prolonger une vie qui ne serait que fadeur ?

Des ennemis, tu en trouveras partout. L'idée de la vengeance

entretient une flamme permanente, une soif absolue et, plus que tout plaisir, elle te rend présent dans le monde en flattant ton âge et tes aspirations car, jeune, malfaisant, avide de richesses et de renversements, vers quoi dirigerais-tu autrement les élans de ta haine et de ta colère contenues ?

Les peuples guerriers ne furent pas cruels et aventureux par appât du butin, mais parce que la monotonie des jours leur faisait horreur, parce que l'idéal du bonheur leur faisait défaut. L'obsession du sang dérive de ce que l'ennui a d'infini et la paix d'insupportable. Il en va de même des individus. Comment s'accommoderaient-ils de languir dans un bâillement indifférent, dans des voluptés dérisoires ?

Je n'ai que faire de la douceur et des autres mondes vers lesquels me guide une religion dépourvue de désespoirs actifs. Je n'ai que faire de la tranquillité qu'elle me propose. Je ne puis m'entendre ni avec moi, ni avec autrui, ni avec les choses. Et pas plus avec Dieu. Surtout pas avec lui. Me blottir, adorateur stupide, dans ses bras froids ? Non, je ne veux pas m'y nicher comme une vieille bigote. Je me repose mieux sur les épines de ce monde et quand je m'irrite je deviens à mon tour une épine dans le corps du Créateur et de ses créations.

J'aime le passé sanguinaire de l'Angleterre, j'aime sa piraterie dans les mœurs et dans la littérature, son lyrisme pathétique dans le meurtre. Existe-t-il chez quelque autre nation une poésie aussi violemment imprégnée de sang ? Ou dont l'inspiration soit plus sauvage, plus divinement immorale, plus fièrement criminelle ? Mais quelle fin lamentable il a faite, ce peuple, sur les bancs du parlement ! Où sont les flibustiers d'antan, qui portaient sur les mers des envies d'abordage, de rapine, de découverte ?

Les époques de gloire des nations sont celles que façonnent les aventuriers, les vagabonds, les déracinés nostalgiques, celles où la haine, la vengeance et l'honneur ouvrent les cœurs sur d'autres horizons et voient dans les conquêtes le but suprême de l'existence. Dès que les Anglais cessèrent d'être cruels et préférèrent la tranquillité à l'intrépidité, l'aisance à la vaillance, la livre à l'ivresse, ils sombrèrent sans rémission ni vergogne dans le déclin, l'agiotage, le boursicotage, la démocratie et l'agonie. La raison s'intronisa dans leur vie, cette raison qui coupe court à l'essor des nations et des individus. Un peuple *établi* est un peuple perdu, tout comme l'est un homme *assagi*. Les gens de sac et de corde, les vauriens, les scélérats agressifs bâtissent les empires ; les députés, les idéologies et les principes les gouvernent et les ruinent.

La démesure de Napoléon choque le sens rassis. Sous son règne, la France souffrait « sans raison ». Mais un pays *est* uniquement par

l'aventure. Auparavant, à l'époque où les Français se plaisaient à mourir par passion ou par gloriole, un paradoxe parisien pesait plus lourd dans la balance qu'un ultimatum. Les salons décidaient des destinées du monde, derrière l'intelligence rougeoyaient des flamboiements et *le style* constituait l'épanouissement civil de la soif de puissance. Le Siècle des lumières traduisait en gobelins et en lucidité les frontières inutiles de la force et les déceptions savantes du pouvoir.

Une nation s'éteint lorsqu'elle commence à *conserver* et qu'à travers le spleen ou l'ennui ne perce plus que la lassitude de la gloire et de la bravoure.

Le désir de grandeur et d'inutilité est la suprême excuse d'un peuple. Le bon sens est sa mort.

24. Fils d'un peuple malchanceux, à quoi pourrais-tu condamner le fauteur de destin ou comment saurais-tu le circonvenir ? Au pied des Carpates, la marche du monde n'a cure des hommes et le soleil se noie dans le purin et la vulgarité. Aucun idéal ne féconde la gaieté mortuaire des esclaves du temps, aux portes de l'Orient. Éveillé, tu crèves d'ennui. Le vide agressif de ta douloureuse patrie qui s'époumone dans l'âme de ses enfants te pousse de bistrot en bordel, pour te faire oublier dans des transes faubouriennes l'amertume séculaire de ton pays, l'absence de trophées dans les hauts lieux et les lieux-dits du cœur. Alors tu te soûles et tu vomis des jurons, pour ne pas t'agenouiller et prier.

Déçu par tant de non-hommes, tu trompes ton désert natal avec des clairières et des vergers. Au fin fond des forêts, le Valaque échappait aux invasions ; au fin fond des forêts, échappe-lui.

Il était écrit que, descendants des Daces et d'autres peuplades incertaines, nous ne sèmerions avec bonheur aucune pensée, que les gouttes de notre sang s'ajouteraient au chapelet des chagrins légués par des lignées de vaincus. Le soupir et la malédiction furent notre stratégie de bergers arrachés à quelque étoile du ponant et voués à l'avilissement.

Un servage inné éteignit la flamme de la gloire chez un peuple trop éprouvé. L'orgueil lui est étranger. Il ne connaît même pas la fatuité, ce gardien de troupeaux et non d'idéaux.

Si j'avais des naïvetés d'ange et des certitudes d'enfant, je ne serais tout de même pas son descendant confiant. J'ai le nez creux de naissance et j'ai affiné mon flair dans les contrées où souffle l'esprit : ma fierté souffre de voir ce peuple de serfs bafouer son destin. Jamais il n'accostera au rivage. L'adversité est son lot.

Lui inventer des vocations qu'il démentirait, je ne le peux plus. Son existence offense tout ce qui s'élève au-dessus de la déconvenue. Le moindre espoir serait folie. Quant à prophétiser, ce serait exercer le cynisme.

On dirait qu'il a bridé le cœur avec une sangle, par mesquinerie, et le temps avec une entrave, pour l'empêcher de gambader vers l'avenir.

— Quel est donc ce peuple ? demande l'esprit enfiévré. On ne l'entend pas marcher de par le monde...

— On l'entend dans mon désespoir.

Sa destinée tordue, qui la redressera ? Le ciel lui-même grimace, écoeuré par le marasme valaque. De là-haut, il jette avec mépris à cette engeance le don qu'elle quémandait : il la délie de toute mission.

Où tourner les yeux, de qui être fier ?

Nation de besogneux, incommensurable dans la malchance, créée pour aggraver la tristesse de ceux qui naquirent tristes... Dans la conscience crépusculaire et lasse des pays pourris de gloire, qui n'ont plus besoin d'avenir, le non-sort valaque ajoute une ombre épaisse aux ténèbres infinies de l'âme. C'est ainsi seulement que respire encore ce peuple de bergers dans les pensées qui firent le tour des Ninive passées et présentes. À quelle autre fin serviraient leurs houlettes séculaires dans la magie noire des automnes de l'esprit ?

... Ancêtres dont les pipeaux pleuraient la vie, vous n'êtes plus en moi. Vos chansons n'éveillent pas d'écho nostalgique chez le déraciné plongé dans les délices de contrées mieux loties. Non loin de vous, mais je m'éteindrai seul. Et mes os ne vous diront pas où je perdis l'honneur de la moelle et les lueurs du cerveau.

II

25. Si je conduisais des armées, je les mènerais à la mort sans mensonge : sans patrie, sans idéal et sans la supercherie qu'est l'appât d'une récompense, terrestre ou céleste. Je leur dirais tout, sur la vie comme sur la mort. On ne saurait encourager honnêtement qu'au nom de l'inexistence ; si quelque chose existe, le sacrifice, pour minime qu'il soit, devient un dommage irréparable.

La mort est un fantôme, tout comme la vie. On ne peut mourir que si l'on sait qu'elles ne connaissent ni perte ni gain.

Il y eut, malgré tout, de grands capitaines qui faillirent ne pas se tromper...

Difficile d'aimer Marc Aurèle ; tout autant, de ne pas l'aimer. Écrire à propos de la mort et de l'inanité, la nuit sous une tente, mesurer les petites choses de la vie dans le fracas des armes ! En tant que paradoxe humain, il n'est pas moins étrange que Néron ou Caligula. Mais qu'il eût été grand, cet empereur philosophe, s'il n'était pas allé à l'école des stoïciens, s'il n'avait pas étrié sa sensibilité dans un enseignement de second ordre. Tout ce qui est doctrine chez lui est médiocre. La conception de la matière et des éléments, la résignation érigée en principe n'intéressent plus personne. Le système est la mort des philosophes, *a fortiori* des empereurs.

Dans toutes ses réflexions, il n'y a de vivant et de fécond que l'expression de sa solitude. Le maître du plus grand des empires ne peut se reposer sur personne ; le possesseur du plus grand des pouvoirs ne gouverne que l'idée de sa propre fin. Marc Aurèle est le pur symbole des bizarreries de la décadence, de l'envoûtement que dégagent les crépuscules des cultures.

Toute la terre lui appartient et il n'a d'autre havre que l'insignifiance ! S'il avait suivi les tragiques grecs sans s'engoncer dans la doctrine, quelles ne sont pas les exclamations qu'aurait enregistrées l'esprit humain ! Nous sommes gênés par la pudeur que lui imposa le stoïcisme. Si ses maîtres ne l'avaient pas guindé dans le corset de leurs leçons, combien de désespoirs propres aux faits d'armes ne se seraient-ils pas mêlés aux pensées qui les nient avec une bonne volonté décevante ! »

Marc Aurèle n'avait pas conscience du néant *en tant que guerrier*. Quelle étrange poésie nous avons perdue ! La fade sagesse le préserva

des contradictions qui donnent à la vie son attrait mystérieux. Il y a trop d'acceptation chez cet empereur romain, trop de résignation, trop de honte des extrémités de la pensée. Enfin, trop de *devoir*. Il eût fallu le voir à la tête des légions qu'il menait à la gloire avec autant de mépris que de désir de conquête ! Nous vivons véritablement quand nous soumettons une passion à l'épreuve de son contraire. Ne pas prendre un remède sans avoir pris de poison, et vice versa. Quand on monte une pente, être simultanément au point symétrique de la descente. De la sorte, aucune des possibilités d'être ne nous échappera.

26. À toutes nos questions, l'Ennui donne la même réponse : ce monde est éventé.

Alors, nous décidons de tout faire contre lui.

Le nouveau n'existe qu'en nous. Pas dans les choses, pas dans les êtres. *Le réel* est une féerie d'apparences qui nous charment aussi longtemps que notre chanson s'accorde au rythme de leur danse. Sans notre connivence, le voile flottant sur le spectacle nommé vie se déchire, et de l'illusion qui nous brouillait la vue il reste quelques lambeaux floconneux, à peine des ombres du réel chimérique.

L'ennui a pour fonction de lacérer ce voile. Saurons-nous chanter assez fort pour continuer à en draper un monde fictif, *existant* seulement dans l'embrasement de notre imagination ?

Tout ce qui nous entoure est un artifice décoratif issu de notre musique intérieure.

Derrière le monde, aucun autre monde ne se tapit et le rien ne cache rien. Nous aurons beau piocher à la recherche de trésors, nos fouilles n'aboutiront pas : l'or est dispersé dans l'esprit, mais l'esprit est loin d'être de l'or. Gaspiller la vie en d'inutiles archéologies ? Il n'y a pas de *traces*. Qui en aurait laissé ? Le rien ne tache rien. Quels pas se seraient posés dessous la terre, alors qu'il n'y a pas de *dessous* ?

Sois le timonier sur les ondes de l'apparence, ne te transforme pas en messager des profondeurs. À la surface de la mer ou dans ses abysses, aucun lieu ne t'en fera savoir plus que celui où tu te trouves. Or, tu ne te trouves nulle part, car nulle part est le vaste partout.

Écume du sommeil, le rêve n'est pas plus trompeur que le pénible labeur du jour. Il est en tout. Comment les visions impalpables de la nuit pourraient-elles être jalouses des spectres suscités par les querelles des mortels ? Les faces du monde illusionnent à l'envi. Nourrir des passions dans un univers fantomatique, voilà bien ce qui rend l'homme digne de sa réputation.

Toi, cependant, suis ta voie et, tel un soleil désabusé, éclaire-la

avec les rayons de ton courroux raisonné.

27. Puisque nul penchant naturel ne t'incite à agir et à parachever, pourquoi aspires-tu si fortement à t'accomplir ? Et, puisque tu ne trouves pas l'oisiveté répréhensible, pourquoi cette fièvre qui te pousse à l'action immédiate ? D'où te viennent les remords quand tu perds ton temps, puisque tu sais qu'en lui tout est vanité ?

Chaque instant est perdu pour l'éternité. Un *bientôt* du non-être te menace à chaque carrefour du monde. Ce que tu ajournes est ajourné à jamais. La mort est présente et tu ne peux pas demeurer en tant que virtualité en elle, qui est l'élimination irrémédiable du possible.

Si ce fatal *bientôt* ne me poursuivait pas, je n'ajouterais rien à ce qu'enregistrent mes sens. Je m'en remettrais à la vieillesse pour tout le reste. Qui n'entend pas les appels de la fin dispose d'un temps infini. Et, de ce fait, n'accomplit rien. Toute réalisation – en premier lieu la réalisation personnelle de chacun – est due à l'obsession de la mort, qui affermit la volonté, attise les passions, débride les instincts. La fièvre agissante est l'écho temporel de la mort. Si je ne me sentais pas en permanence à sa merci, sans recours et sans sursis, je ne saurais rien et ne voudrais rien savoir, je ne serais rien et ne voudrais rien être.

Mais je vois qu'elle est là. Je la vois. Je la suis et je la cherche. Je suis *elle* et je ne le suis pas. Ce qui est blessure en moi est sa suppuration. Or, je ne suis qu'une plaie.

Voguant sur les mélodies de l'insomnie, j'ai souvent entrevu la lumière jaune des matins et les choses hésitant à s'éveiller. Des oiseaux pépiaient sans raison à l'adresse d'une nature que le jour aliénait définitivement. Mes pensées pépiaient aussi, mais à reculons, vers la nuit. Alors, j'apercevais la lueur violette de la mort et j'essayais en vain de me disperser dans la brièveté des aurores, de croire aux matins.

... Et si le souvenir me remmène vers tous ceux qui m'apprirent quelque chose, j'ai l'impression que le secret de leur attrait provenait du voisinage de la mort. Étant toujours en marge, ils se trouvaient sur le terrain naturel de la connaissance. Dans leur voix, perçait l'agonie savante de la matière, avec son destin frêle et douloureux, et leur parole retentissait, grave et inutile, nerveuse et amère – des concepts dans la débâcle, dans leur ultime floraison. Je n'ai trouvé de chaleur que dans leur âme. Il émanait d'eux des senteurs de pensées, des sentences au parfum agressif. Ils ne se trouvaient dans aucune contrée et en même temps dans toutes, car mélanger maladie et vitalité aboutit à bouleverser étrangement les agencements naturels. Le mal

caché dans le bourgeonnement de la vie – quelle coexistence d'automne et de printemps dans les idées ! Je n'ai aimé que ceux qui ne s'engourdisaient pas dans une saison ; à leurs côtés, comme eux cerné par la mort, j'oubliais le climat de l'esprit, je devenais esprit avec eux.

28. Que les hommes n'aient pas honte d'exister, il y a longtemps, bien longtemps, que je le sais. J'ai toujours été surpris par leur démarche assurée, par leurs yeux interrogateurs mais nullement tourmentés, par leur maintien arrogant de lombrics verticaux. Je ne les ai pas vus montrer de reconnaissance à la terre, je ne les ai pas vus se prosterner avec une tendre piété devant les fruits qu'à chaque saison elle leur donne. L'adoration est enfantée par l'isolement. Les mortels quidams du quotidien deviendraient éternels s'ils dépensaient leurs forces en joyeux soupirs, s'ils avaient assez d'illusions pour que leurs pieds foulent un univers de velours ! Mais non ! L'homme ne laisse sur son passage que désastre et défigurement de l'apparence. Je n'ai pas trouvé en lui la fièvre qui lui permettrait de remplir l'espace et de cravacher le ciel. La vie à plusieurs n'est supportable que dans une extase commune ; or, rien n'est plus rare sous le soleil que l'extase.

Le soleil brille-t-il pour nous réchauffer ? Les nuits nous bercent-elles pour nous endormir ? La mer ondoie-t-elle pour nous séduire ? Depuis que *l'utilité* est apparue dans le monde, le monde n'est plus. N'est plus sous le charme. Seule l'adoration respecte les choses pour elles-mêmes ; et la vie ne serait pas vie sans les larmes de bonheur dues aux souffrances qu'elle provoque. Je suis monté avec elle sur ses alpages trompeurs, lorsque m'aguichaient les flonflons d'une danse macabre... Comment pourrait-elle m'engloutir, la terre que j'ai baignée de mes larmes en la baisant, de mon sang en la méprisant ? Dois-je pourrir sous elle, sous elle qui n'a d'éternel que la tombe ? Quel séisme emportera les cimetières dans un terreau plus pur ?

... Ainsi en viens-tu à patauger avec une passion identique dans la naissance, la jeunesse, la mort, le néant et l'éternité, indifférent aux buts, dégoûté des raisons d'être et des accomplissements. Où que tu ailles, c'est pareil. Tu dis éternité quand tes passions ont brisé le temps ; tu dis *rien* quand il les a bridées.

Un souffle chaud gonfle tes veines et alors tu trembles d'espoir et tu te dis *vie*, *jeunesse*, et tu penses en frémissant à l'amour et à l'avenir... Ou bien, quand elles ne charrient que des pensées, des brises d'automne, des silences douloureux, tu te dis *mort* et toutes les broussailles du temps s'enchevêtrent dans ton âme.

Tu comprends donc ton rôle : être un passionné des apparences. Malade d'enthousiasme, tu continues à t'attacher à tout et à t'en détacher aussitôt, grignotant selon les circonstances, aveuglé ou vigilant, l'incommensurable provisoire auquel tu t'es offert.

29. Si le mal de la passion nocturne ne taraudait pas mon cerveau ébranlé, je mettrais fin au sommeil et je déverserais le printemps sur les ténèbres. Mais je n'ai pas assez de sève pour les bourgeons de la nuit... Trop souvent obligé de veiller inutilement sur leur tranquillité, face à face avec moi-même, je me suis retrouvé hagard dans des pensées non ébauchées.

Que pourrais-je inventer dans un désert des idées, dans un zéro muet des sens ? On y désire des bêtes chimériques qui mordraient dans la chair lasse pour que le sang bouillonne et devienne âme. Morte la nuit, mort le venin des passions dans nos plaies. Tu saignes ? Alors guette l'aube, et le soleil se nichera en toi.

Tout ce qui est vivant naît d'un durcissement de la souffrance dans son combat contre la lumière. Le jour ? La santé de nos vices. Un *décadent* de l'aurore...

30. Las de savoir tant de choses et encore plus las de les éclaircir, tu envies Jupiter d'avoir remplacé la parole par le tonnerre. Mettre les voix sur le papier et les mystères dans les mots ! L'esprit veut expliquer l'âme. Erreur vicieuse qui définit l'homme et qui a un contenu : la culture.

La maladie de l'interprétation – un crime contre la virtualité et la musique...

Nous parlons pour nous débarrasser de nos fardeaux, grâce auxquels nous serions pourtant *davantage*. Ceux qui n'écrivent pas, ceux qui ne s'écrivent pas *existent* dans leur intégrité, ils sont infiniment présents.

L'esprit érode *le possible*. Ce que nous appelons culture est le reniement de nos sources. Les non-êtres de ce monde deviennent des êtres par le verbe, à *nos* frais. L'expression accouche sur le cadavre de son créateur. De ce que tu as dit, rien n'est plus à toi. Et toi-même, tu ne t'appartiens plus.

Aucune des nuits que j'ai comprises n'est plus à moi. Ni aucun amour.

31. Je vois la chair qui m'entoure. Je vois la mienne et celle des autres. Douce et attendrissante charogne. C'est elle qui apprend à

l'esprit ce qui est chaud et ce qui est froid ; c'est elle qui fait grimper les asticots dans les idées.

L'infini périssable dont l'image nous est présentée par les réflexions les plus pures, engagées sur le chemin de l'immortalité, n'est pas un sursaut inattendu de celle-ci. Il y a quelque chose de sublimement pourri dans la chair. Un vigoureux provisoire accessible au toucher. Un absolu moribond dévoilé aux sensations. Le plaisir dans les pleurs et les pleurs dans le plaisir, voilà tout son secret et toute sa substance. Je la sens là, si près, si peu éternelle, à la merci des caprices – et je la vois ensuite couchée dans son nid souterrain, violette, verte, un rêve crevé, un vernis d'ancienne existence, un ricanement poisseux au souvenir des rébellions défuntes, l'asile disparu où fermentaient les amours.

Être : un chaud et froid. Et quelques espérances en plus. Piétiner mon corps, écraser les germes des vers qui grouillent et se tortillent sous les pensées, qui font mûrir dans leur invisible fumier un non-être gigantesque. Oh ! non. J'irai de l'avant *avec eux*, sur leur terre, dans leur espace natal.

La « maladie du désir » que combattent les religions, je saurai comment la soigner. Ce n'est pas moi qui mettrai fin au trouble fatal ni au fier chagrin de la chair. Victime ressuscitée, je continuerai son tragique apostolat. Pourquoi river mes regards au ciel, alors qu'à côté de moi, en moi, en ce qui est mien plus que tout, elle se bat contre l'abandon ?

Un *hélas !* devenu matière, une exclamation incarnée – le corps humain n'est pas plus que cela.

C'est pourquoi une vague lamentation émane de ses jointures, une voix déchirante qui s'insinue entre les grincements des os puis meurt dans la mollesse souffreteuse du soi. Dans ses froideurs, on sent des pierres tombales et tant d'absences ; les désirs se sont faufiletés dans ce rebut, dans son sang croupi, et ils y foisonnent en un rayonnement infernal. Froid, il convertit en glaçons les élans les plus fous de l'amour ; chaud, il érige en amour le dégoût et son néant. Aussi finit-on par le chérir avec compassion et par caresser – corps charitable avec le corps – ses fonctions périssables, en se disant : il est tellement esseulé, le corps humain !

32. *Destin valaque.*

Pas besoin de maladies pour exciter ton esprit ni de fatalités pour secouer les sommeils de ton cerveau. Observe bien ton peuple voué au non-destin et alors, tu auras beau prendre ton âme pour l'inventaire du paradis, tu n'auras plus la force de te consoler. Sous ton bonheur, il

y aura toujours, plus acérée et cruelle que les griffes des harpies en fureur, une épine qui ensanglantera la quiétude de ton oubli et infiltrera dans ton sang dépourvu d'ancêtres un liquide lépreux et infiniment prémonitoire. Au coude à coude avec de prétendus hommes, côte à côte avec des spectres d'idéaux mangés des mites, embourbé dans des déceptions entassées comme du linge sale, tu verras la vie se transformer en égout de la résignation et le devenir en charogne cosmique attifée de ridicule. Qui a tué l'avenir chez un peuple sans passé ?

Où que tu ailles, sa malédiction te poursuivra, il empoisonnera tes veilles, tu te tourmenteras pour lui ; tu haïras en vain les mauvaises fées qui ont aboli son destin siècle après siècle – l'univers ne te consolera pas d'être né au pays des sans bonheur. La malchance valaque coulant dans les veines vaut autant que le gouffre de Pascal – elle te monte jusqu'au cou et tu es Job automatiquement. Nul besoin de la lèpre puisque le sort t'a façonné ainsi : conscient et valaque en même temps. Un double drame ne peut avoir de dénouement, son action est mort-née !

Si seulement tu pouvais la mépriser, cette malchance. Mais elle est beaucoup trop forte. Elle émousse ton ironie, elle efface ton sourire, elle éteint ton intelligence. Tu voudrais faire preuve de bonne volonté. Mais comment ? Tu te dis : mon pays est un cimetière superficiel ! Et plus tu adoucis l'irréparable, plus s'accroît ton chagrin. Tout Roumain est un bagnard du temps.

Tu les connais, tes semblables les Valaques et leur ricanement mielleux de maquignons mal dégrossis dans les salons. Mille ans de défaites ont engendré des crapules infatuées, à la roublardise stérile, et, chez le paysan épuisé par la peine de tous les jours, une vue du monde bornée à la glèbe et au tord-boyaux – et aux croix de bois tordues qui veillent sur des morts sans fierté. Les cimetières de village offrent des symboles pour l'ensemble du pays, car dans aucune autre partie du monde le souvenir de ceux qui furent ne disparaît sous autant de mauvaises herbes – luxuriante démonstration de l'oubli. Rome n'aurait-elle légué aucune goutte de son sang à ce peuple ? Quelques mots latins, certes, mais pas une trace d'orgueil, d'élévation, de puissance ? Ne serions-nous pas dignes de ses esclaves ? Même la racaille des bas-fonds de Rome n'aurait que mépris pour notre passage sur terre.

Ce qui m'amène à retrouver mon pays, c'est le besoin d'un désespoir de plus, l'envie d'un surcroît de malheur. Je suis roumain en vertu du fond d'auto-humiliation présent dans la condition humaine. Si j'affirme mon appartenance à la Roumanie, ce n'est pas pour m'en flatter, c'est parce que j'aspire à croupir dans des maux dont je ne suis

pas responsable, à noyer mon orgueil dans la sombre évidence de notre non-être. Les autres hommes sont ou ne sont pas. Mais il n'y en a pas qui soient aussi *peu* que nous, aussi doucement. Aussi doucement ! Le diminutif est notre divinité ! Jusqu'à la mort qui est de seconde classe dans l'infiniment petit de notre « espace carpatodanubien ».

Notre pays, nous le chérissons dans la mesure où il n'est pas source de consolation. Si au moins il en devenait une de catastrophe ! Dans le mal également, nous devons être indulgents avec lui, le créditer de calamités dont il est incapable. Dérision ! tords le cou à ma pensée.

Quel mauvais sort a scellé nos origines ? Et quel sceau nous a condamnés d'emblée à la honte de ne pas avoir de destinée ? Jamais une couronne de grandeur n'orna un crâne de Valaque. La tête basse, les descendants putatifs du plus glorieux des peuples s'accommodent de leur destin servile. Esclaves de la débauche, ils ignorent que les hommes n'atteignent leur but qu'en humiliant le soleil par l'éclat de leurs passions et le délire de leur orgueil. Le servage est la mare dans laquelle barbote la lâcheté balkanique, la vase voluptueuse d'un coin d'Europe vautre dans des délices qui n'ont l'excuse ni de la noblesse ni du vice.

Pourquoi la Providence nous a-t-elle arrachés à la vaste nature et se moque-t-elle de nous en nous faisant inutilement courber l'échine ?

Au sacre de nos voïvodes, un hibou hululait...

... dont j'entends l'écho de mauvais augure sur les rives de la Seine, au cœur de tant de gloires qui me font mieux prendre la mesure d'un sort défunt.

33. Je fis souvent mes adieux à la vie. Je me disais dans le secret de mon cœur : « L'existence est un champ clos. Qu'y fais-tu donc ? Il n'y a pas là de place pour toi. Sépare-toi de tout, fais une croix sur ce que tu fus et une autre, plus grande, sur ce que tu aurais pu être, mets ton corps en charpie, déchire tes vêtements et tes anciennes croyances, arrache tes cheveux sur ton crâne tueur d'espérances et, d'un bras ferme désarticulant les jointures, supprime la mémoire de l'accident que tu fus ! »

... Mais, lorsque j'allais passer à l'acte, mon cœur me répondait : « Tu aimes ta carcasse plus que tout. Et quand bien même tu refoulerais ton dernier désir, quand bien même, abandonné de tous et de toi, tu ne trouverais ni dans le temps ni dans l'éternité un instant pour souffler, en moi palpiterait encore une soif, la soif par laquelle *tu* es, quoique tu veuilles tellement ne plus être. Ton sang, qui a abreuvé tes pensées et d'autres démons, fait irruption dans mon désert aux

moments où tu t'éloignes de toi plus que jamais, et il me transforme, de labour de ton désespoir, en jardin des printemps. Et combien de fois n'ai-je pas été ton ultime printemps ! »

Je voulais soumettre à des déchirements ma pensée vaguement étayée par un corps. Et quand aucune entrave ne venait ralentir l'élan coupable, une voix montait des profondeurs, exprimant mon désir d'exister. Meurtrier de mes illusions, apôtre du néant, je me transformais soudain, à l'approche de l'acte fatal, en féal des errances du monde, en page de mes errements.

Vagabond dans les rues souillées par mes semblables – ces semblables qu'on suit pour mieux les fuir –, ployant le dos sous la lassitude des villes et l'affolement des boulevards du temps, je rentrais chez moi et, dans ma chambre solitaire, dans mon lit plus solitaire encore, la poussière de mes pensées gémissait : « Je n'en peux plus, je n'en peux plus. » Des draps aux relents de suaire et de spectre blanchi. Et quand tout en moi semblait se rompre, le frémissement de la pure existence me ramenait *au deçà* de moi, dans les si proches contrées de la faute, de la vie.

34. Si tu n'avais pas écouté dans ta prime jeunesse les pianos désaccordés de la province, dont les gammes torturées te faisaient soupirer durant d'interminables après-midi ; si, plus tard, tu n'avais pas veillé des nuits d'affilée, comptant les instants selon une arithmétique de l'incurable ; si, banni, tu n'avais pas cherché un asile dans les astres, dans les larmes, dans des yeux de vierges éplorées – et si tu n'avais pas déserté tous les berceaux de la vie –, connaîtrais-tu aujourd'hui le vide, celui du monde et le tien ?

La raréfaction de la vie transforme tout en irréel. Tu touches des objets et ils t'échappent, comme tu t'échappes à toi-même. Jusqu'à l'ivresse – *réel suprême* – qui n'est que du concentré de rêve.

À l'étrangère – à la femme qui est à *tes côtés* –, tu réponds, lorsqu'elle se plaint d'avoir tant de mal à aller plus loin et qu'elle te demande des remèdes contre la tentation négative :

— Regarde l'irréel omniprésent. Tu oublieras ainsi *l'apparence* positive de la souffrance.

Alors, elle :

— Mais jusqu'à quand ?

— Jusqu'à en perdre l'esprit.

35. Plus l'homme constitue une existence *distincte*, plus il est

vulnérable. *Ce qui n'est pas* peut le blesser ; un rien, le troubler. Tandis que, sur un échelon voisin, il faut à l'animal des émotions autrement fortes et des circonstances extrêmes pour le rendre *présent*. Es-tu devenu *toi-même*, sans limites dans ta démesure ? Alors, qui te retirera les flèches empoisonnées décochées par le temps ? *Tout* te touche dès que ta pensée effleure les contrées interdites aux poumons des mortels. Les réflexions se passent d'oxygène, c'est pourquoi nous les expions si cruellement. Le voisinage de l'éternité fait de la vulnérabilité le propre de l'homme, et de l'inutilité son charme.

Qui sait se prélasser dans l'oisiveté ou agir à seule fin de tromper l'ennui, celui-là est un homme. Laboureur au Sahara est sa dignité. Un animal qui peut souffrir pour *ce qui n'est pas*, voici l'homme.

36. Est-ce la raison que je dois remercier si j'existe encore et si je continue à me frayer un chemin dans les affaires du monde ? Elle aussi, peut-être. Mais en dernier lieu. Est-ce que ce sont les hommes ? Les apparences ? Ni les uns ni les autres n'étaient présents quand je n'en pouvais plus. Ils m'ont toujours aidé *après*.

Lorsque tous les déracinements du monde hantaient le Quartier latin et que je traînais mon exil parmi tant d'autres Ahasvérus, qu'est-ce qui m'a donné la force d'endurer les maudits servages du cœur et le bourdonnement de la solitude dans la rêverie brumeuse des rues ? Y avait-il boulevard Saint-Michel un étranger plus étranger que moi, régaland de son parfum vulgaire quelque putain ou quelque clochard ?

Pareil aux barbares espagnols, africains ou asiatiques dans la Rome de la décadence, dégustant le déclin de la culture dans la confusion des systèmes et des religions et, sans idéal, jouissant des doutes de la Cité, je déambule moi aussi, désabusé, dans le crépuscule de la Ville lumière. Personne n'y a de racines. Dans les yeux las des passants, s'éteignent leurs contrées natales. Aucun n'appartient plus à un pays et nulle foi ne les pousse vers l'avenir. Ils goûtent tous à un présent sans goût. Les indigènes, étiolés, désarmés, n'ont plus de *réflexes* que pour douter. Le scepticisme donnait de *l'esprit* au Siècle des lumières ; il est végétatif dans une civilisation finissante. Il ne reste à une vie sans horizon que la révélation des sensations et les tropismes de la lucidité. Les instincts se sont effrités. Les descendants des sceptiques raffinés ne peuvent *physiologiquement* plus croire à quoi que ce soit. Un peuple moribond n'est capable que de l'extase négative de l'intelligence face au néant universel.

On respire dans les rues des souffles d'agonie et alors on s'invente des aurores pour ne pas s'avouer vaincu comme l'est la cité. Et du

coup, par la seule force de la volonté, on s'élève au-dessus d'elle. On veut lui échapper. En elle, qui ou quoi serait d'un quelconque secours ?

Rien ne m'a secouru, rien. Sauf – combien de fois ? – le *largo* du *Concerto pour deux violons* de Bach. Je lui dois d'être encore. Dans la gravité douloureusement vaste qui me berçait hors du monde, du ciel, des sens et des pensées, toutes les consolations descendaient sur moi, et, sous l'effet d'un charme, je recommençais à être, ivre de gratitude. Pour... ? Pour tout et pour rien. Car il y a dans ce *largo* un attendrissement du néant dont le frémissement atteint la perfection...

Aucun livre ne m'aidait dans le quartier des études, aucune foi ne me soutenait, aucun souvenir ne me réconfortait. Et quand les immeubles bleuisaient dans le brouillard, quand, septentrional et désert, le Luxembourg au creux de l'hiver nageait dans le crachin, quand des mouillures verdissaient mes os et mes pensées, loin du présent, je me retrouvais, hébété, au sein de la cité. Alors je courais, hagard, vers la source de mes consolations et je disparaissais et je ressuscitais, transporté par des absences sonores.

Lorsqu'on a goûté au poison de la religion et qu'on se souvient de son amertume, la compagnie de la musique devient un antidote. Ses vibrations ne sont pas liées à des objets, à des êtres, à des essences ou à des apparences – tout frissonnant, on ne dépend plus de personne. Sur son territoire trop étendu, la terre et le ciel ne peuvent plus jouer à se poursuivre, ils sont trop étriqués et n'ont pas la légèreté du duvet pour y flotter. Le son – mensonge cosmique substitué à l'infini – donne accès à toutes les gloires et la formule « ou Dieu ou je me tue » est un *lieu commun* de la musique.

37. Je ne laisserai pas de répit au ciel. Je n'ai pas besoin de nuages convenables ou d'azur bêtifiant, ni de la poésie bon marché des couchants douceâtres. Hauteurs obscures et abruptes, vastes nuées d'encre inoculant la nuit aux journées insipides, c'est à vous que j'arrimerai mon tourment sous un soleil incolore !

Je ne veux pas errer à tâtons sur des terres uniformes, sarcler les herbes vénéneuses dans les rêves ni draguer leurs marécages. Que croisse dans le sang noir une végétation privée de lumière, je suis las de refléter de douces étoiles et de couvrir d'un vernis douteux la misère de mon existence. J'ensemencerais le poison et j'éveillerai à la mort les astres songeurs.

Je ne sais quels meurtres ont germé dans ma sève ni jusqu'où sont montées les malédictions, ces plantes grimpantes de l'esprit. Je ne le sermonnerai pas avec sagesse, au contraire, je l'aspergerai d'huiles

plus amères, pour attiser sa flamme empoisonnée, qui entretient l'existence.

Et toi, mon âme, trop souvent chétive, tu n'échapperas pas au sort qui attend le ciel. Tu ne moisiras pas dans le mortel repos auquel te vouaient des aïeux rabougris. Je forgerai une épée impitoyable, au gai tranchant, et je te glisserai dans son fourreau sanglant pour que jamais tu ne connaisses la paix. Tu voudras dormir, fille infâme des assoupissements ancestraux, tu voudras sommeiller à l'instar du pâle azur dont tu t'es sans doute détachée, comme toutes les âmes sous le soleil, malades de douceur et de docilité. Mais je veillerai entre terre et ciel, je serai à l'affût quand ta fatigue gagnera le Très-Haut, alors je cinglerai tes ailes avec un fouet et tu seras précipitée, tel un Icare insensé, dans les mers démontées de mon ego.

Combien de temps vais-je encore endurer ta nostalgie des lâches régions translucides, encore ployer sous la loi qui t'emmène vers les astres paisibles, encore rester seul avec moi-même ici-bas, tandis que toi, lézard des voûtes, tu ondules dans le calme d'un azur délavé ?

Je te coucherai sur un lit d'épines, le lit de mon cœur. Je t'y ligoterai avec des blessures. Comment pourrais-je m'en aller de par le monde si tu vagabondais dans d'autres mondes, d'où tu sourirais à ma langueur ? C'est ici, dans l'agitation et les ennuis, c'est ici que je t'enchaînerai, comme un fuyard, comme un traître à son tourment ! Mon épée tranchera ton fanatisme, âme fanatique du paradis ! Et si tu me quittes, tu feras de moi un assassin !

38. Flamme, possibilité visible de ne pas être ! Dans ton jeu d'être et ne pas être, dans ton anéantissement vertical, j'ai déchiffré mon sens plus que dans toutes les doctrines bardées de lois et d'idées. Tu sembles éternelle et tu t'élèves, animée d'ardeur, mort ensoleillée qui usurpes les attributs de la vie. Vers quoi ton non-être subit s'élance-t-il ? Vers quel être ?

Pourquoi ton flamboiement dévorant ne ranime-t-il pas la braise sous mes cendres ? En toi je grandirais, dans le faux-semblant de ton éclat, et comme je m'éteindra ensuite avec toi dans des crépitements qui sont des illusions d'éternité !

Semblable à tes langues montant pour travestir la chute promise à tous les envols, moi aussi j'ai voleté dans le monde, loin de la tombe, afin d'être, par la hauteur, plus près d'elle. L'inutilité absolue fait le prix de ton effort. Tu ne t'attaches à rien ni à personne, tu parais meubler délicatement le silence de l'espace, mais ton souffle est la voix du non-être. De l'Être qui voudrait être et ne le peut. Voix de la non-durée, tu nous révéles que l'embrasement d'une seconde constitue

le secret qui fait qu'une chose soit. Nous disons qu'elle est lorsque, au moyen de croyances et d'illusions, nous la prolongeons au-delà du feu instantané, au-delà de l'instant irradiant.

... À qui donc m'accrocher au sein du Vague sillonné par les flammes, moi-même la plus périssable d'entre elles ? Et pourtant, si le monde est une nuit grandie par les ombres de la lumière, *en brûlant* on sera de toute façon davantage qu'en se couvrant la tête des cendres de la tranquillité et de la compassion. Dieu est un mensonge, pareillement à la vie et peut-être à la mort...

C'est vous qui me restez, feux du cœur, apparences parfumées de l'insignifiance, dans ce monde où la flamme m'a appris ceci : tout est vanité, hormis la vanité !

39. Une sorcière tout à coup trouble les eaux de ton âme. Ta voix se voile, tes regards s'égarer et dans tes cheveux hirsutes s'accrochent d'invisibles particules de terreur disséminées dans l'air. Des lumières ternes clignent. Qui a embrasé les sens, qui a donné un brillant de mort au frisson brutal et sensuel fendant la mollesse des chairs, comme dans les vieilles légendes où l'on parle de sang dans des hanaps empoisonnés ?

Printanier, tu passais parmi les hommes et voici que la foudre te met les tripes à l'air sous un ciel serein : il doit en être ainsi avant les meurtres. Tu baignes dans un venin lumineux et tu tressailles, rongé par une disparition, paisible dans son amertume enrubannée.

Quelle ivraie fleurit dans ton cœur, pour que tu promènes un bannissement voluptueux dans les brûlis de l'être, vêtu de brocards chamarrés de culpabilité ? Et d'où te vient un tel bonheur quand tu portes un tel fardeau ? Des spectres surgis de l'avenir traversent le temps.

Craignant tes propres craintes, tu frayes avec n'importe qui. Tu cherches la fête, le vin et la danse et le demi-monde des attouchements. Mais, voyant les gens tourner, tromper leur vide par le geste et leur ennui par le mouvement, feindre d'oublier l'inconsistance des moyens qu'ils emploient pour combler le gouffre qui bée dès qu'ils respirent, tu te dis malgré toi : seuls ceux qui se suppriment ne mentent pas. Car c'est seulement en mourant que le mortel ne ment pas. Et alors tu t'en vas. Eux, ils continuent à danser, égayés par l'ombre de réalité sous laquelle ils se rafraîchissent un instant en s'offrant à leur précieux mensonge. Pourquoi se réveilleraient-ils ? Pour que plus rien ne soit ? Si l'on ouvre les yeux, l'existence s'évapore. Les gens les ferment pour la conserver. Qui leur donnerait tort ? Écœuré par un naturel dont la fadeur se révèle à toute vue claire, comment pourrait-on ne pas souhaiter des paupières à

jamais closes par le leurre d'une fraîche réalité ?

Je ne veux plus être le vampire de la ciguë, ni dans le chiendent puiser des forces fugitives. Des crimes de la pensée et des charognes qui s'accouplèrent avec le ciel se rouillent dans mon âme. Celui qui vomirait ses cimetières intimes survivrait-il à son tréfonds visible ? Nous nous acceptons parce que nous avons mis des pierres tombales sur notre pourriture et des cadenas aux portes du cœur, dont nous avons laissé fleurir les terrains vagues. Le paysage de notre enfer intérieur donnerait au dégoût des poignards qu'il retournerait contre nous. L'archange y est souteneur, des serpents se lovent sur les seins, le sourire de la vierge suppure, l'ombre d'une fleur n'est pas plus pure que le juron de la roulure sublunaire.

Succubes invisibles, cessez de me sucer le sang, de l'infester de vos sucs maléfiques ! Brisez le mauvais sort que vous m'avez jeté et qui me rend à moi-même transparent ! Ne me connaissais-je pas sans vous ? Pourquoi m'enlisez-vous dans le marécage des mystères ? Reprenez le venin de l'espace, je ne peux pas l'absorber indéfiniment. Ou bien voulez-vous vous baigner dans l'enfer de la créature et transformer l'univers candide en crachat de putain ?

40. La matière voudrait dormir. Laisse-la donc tranquille. Laisse-la plonger et se noyer en elle-même. Tu as trop labouré en toi. Quelle graine pourrait encore germer dans des jachères desséchées par le souffle de l'aridité ? La mort a enclos ses rêves dans des tissus embaumés. Momie dans laquelle gémissent des passions, quand se déchireront les bandelettes qui éternisent ta décrépitude ? Le sommeil – aux douceurs cruelles comme des pas de moribond – abat les murs que l'on dressait autour du moi et le ramène paresseusement à l'envoûtement de l'absence primordiale. Les ébranlements de la matière t'enfoncent lentement dans une contrée où rien ne sépare l'être de son ennemi. Et la mort descend sur toi.

J'ai allumé des cierges – mais ils n'ont pas éclairé ma vie. Le grand deuil de l'esprit enveloppait de ses voiles les îles de l'espérance et je soupirais sur le catafalque du monde.

Je m'écarterai du chemin de mes semblables, car il est des moments où je cognerais à coups de serpe sur Cléopâtre elle-même, malgré ses charmes. Sur des seins de femmes, j'ai rêvé de couvents espagnols et leurs corps vierges de pensées se dressaient comme des pyramides sous lesquelles je contais des légendes pharaoniques. Leurs étreintes aériennes et bestiales, leur délire insatiable, quel sens y trouvais-je puisque aucune ne me laissait là d'où j'étais parti ? Elles nous déposent dans le vide. Sans la fausseté absolue du sexe faible, je

ne me serais pas humilié à chercher le ciel.

Des visions souterraines guettent mon front, il appuie son horreur sur des crânes vides, et mon cœur tient au corps comme une bague au doigt d'un squelette. Et je cours, un flambeau à la main, athlète des enfers olympiques, en quête de ma mort.

41. Les nations sans orgueil ne vivent ni ne meurent. Leur existence est insipide et nulle, car elles ne dépensent que le néant de leur humilité. Les passions seules pourraient les tirer d'un sort monotone. Mais elles n'en ont pas.

Lorsque je tourne les yeux vers les actualités du passé, je ne trouve de passionnant que les époques de fierté monstrueuse, de provocation énorme, de malheur triomphal, où l'esprit regorgeant de pouvoir dégorgeait en cherchant un pouvoir plus grand encore.

Quelqu'un imagine-t-il ce qui se passait dans l'esprit d'un sénateur romain ? Certes, la soif irréfrenée de puissance et de richesse épuisa rapidement la nation. Mais, si peu qu'elle vécût, elle eut plus de vigueur que les peuples anonymes d'éternité. Le lucre, le luxe, la luxure, voici la civilisation. Un peuple simple et honnête ne se distingue pas des plantes. En violant la nature, on outrepassa ses propres lois naturelles et on existe effectivement, et on s'effondre. Tout ce que déclenche l'orgueil dure peu, mais l'intensité en rachète la brièveté.

Pour le sénat romain, Rome était plus que le monde. C'est pourquoi elle le vainquit, le domina, l'humilia. Un peuple – à plus forte raison un individu – ne crée qu'en refusant ce qui n'est pas lui, qu'en ne comprenant que soi.

Comprendre les autres aussi, c'est se transformer en ectoplasme, pondéré et malléable. Mais alors on n'engendre plus rien. La compréhension est le tombeau de l'individu et de la collectivité, qui ne *bougent* que les yeux bandés, les sens en branle.

Les Romains vivaient *absolument* selon leurs lois ; celles-ci n'étaient pas comparées à d'autres lois, parce qu'il *ne pouvait pas* y en avoir d'autres. Il ne pouvait pas non plus y avoir d'autre forme d'humanité que la leur. La république et le césarisme – deux états du même orgueil, deux façons de gouverner : dans la première on se substituait *juridiquement* à l'univers, dans le second *subjectivement*. La loi ou le caprice décidait – dans la même mesure – du sort des autres. La distance d'un paysan roumain à un sénateur romain c'est la distance de la nature à l'homme.

La décadence de l'empire commença lorsque, fatigués, les

individus n'eurent plus la force de remplacer l'univers, lorsque celui-ci se fit *réalité* et que les Romains devinrent *extérieurs* à eux-mêmes. Elle est un produit de la compréhension, de l'excès de perspective. On avait perdu la folle passion, infiniment étroite et infiniment créatrice, d'être uniquement soi. Dès que le monde *existe*, on *n'est* plus. Les religions orientales pénétrèrent à Rome parce que Rome ne se suffisait plus.

Le christianisme – la plus *inélégante* de toutes les croyances – ne fut rendu possible que par le dégoût du luxe, de la mode, des aromates, des frasques raffinées. Si Rome n'avait pas vécu avec autant d'intensité, si elle ne s'était pas dépensée aussi vite, la ruine de son orgueilleuse magnificence serait survenue plus tard et la loi chrétienne serait restée l'apanage peu enviable d'une secte. Nous aurions eu alors la chance de connaître une autre foi, plus sensuelle, plus poétique, artiste dans la cruauté, consolatrice dans la vanité.

Que Rome soit tombée si bas, qu'elle se soit reniée si fort en accueillant le virus oriental, quelle preuve, par la négation, de son ancienne grandeur ! Car elle n'a pas dérogé, elle s'est effondrée. Seules les civilisations de peu d'orgueil s'éteignent lentement. Celles auxquelles un sort d'exception donne de la vigueur sont, dans leur essence même, *des maladies de la nature* et, de ce fait, elles volent vers leur fin. Le christianisme donna des ailes à l'envie d'agonie des Romains. *Esthétiquement*, il peut encore nous intéresser.

Lorsque le démon de l'angoisse émousse tes instincts, apprends grâce aux Romains du crépuscule impérial ce que signifie être *un combattant décadent*. Se débattre sans espoir, aimer la gloire avec morosité, être fourbe dans ses naïvetés. C'est le seul héroïsme compatible avec l'esprit, la seule manière d'être qui ne berne pas l'intelligence. Que ton sang brûle et que tes yeux voient. Or, tu sais ce qu'ils voient...

... J'ai souvent imaginé que, maussade et songeur, je passais devant les bustes sans regard des divinités ironiques, au forum ou dans les temples. Les chrétiens n'étaient pas encore arrivés et les caprices divins ne faisaient plus trembler les cœurs vacants des citoyens. L'absolu s'était réfugié dans l'art. Libre comme eux, libre de ma personne et de mes croyances, je m'épanouissais dans l'ennui, je m'évanouissais dans l'oisiveté des dieux déshérités. Le destin me plaçait hors du temps. Citoyen du monde, citoyen du néant. Mes pas de mécréant n'éveillaient que de sourds échos sur les dalles, l'espace devenait trop grand, la cité n'avait plus de murailles, les maisons vacillaient. Que faisais-je de tant d'étendues, pourquoi tant d'empire dans un cœur qui ne battait vers l'avenir qu'avec les illusions de la cité ? Sans racines, dans le désert de la terre, je fixais les orbites

aveugles des dieux, où m'abreuvait l'autre désert.

III

42. Des grains de lèpre lèvent en toi. Dans ta chair rongée par l'insomnie, bouillent des puanteurs qui font vomir aux bourgeons la douce sève de leur croissance et la transforment en rictus croupissant. Pose le front sur le suintement rance et soupire après les mouiroirs édéniques, noie tes frémissements innommables dans les roses pourries parsemées sur les ultimes délabrements du corps.

Ne vois-tu pas la mort te tendre les bras avec munificence pour remplacer par le repos un labeur sans issue ? La vie est un subterfuge de la folie et qui s'y laisse prendre s'engage dans une voie arrosée de son sang.

Je voulais vivre et j'ai vécu, et pourtant je pressentais que je ne devais pas forcément être. Comment habiter dans les instants, alors que la naissance m'a condamné à devenir un bourreau du temps ?

J'ai aimé et je me suis aimé. Mais mes amours étaient mort-nées, des éclairs moisies, des extases dans des tripes purulentes, des sensations de serpent tiède.

Toi, mon Dieu, dépose les signes de la mort à mon chevet. Te tromper je ne veux, ni moi non plus. Regarde-moi, tel que je suis là. As-tu eu fils plus doux dans la méchanceté ? Devrais-je me laisser aller à l'oubli dans les bras de tes filles ? Puissent mes années finies être le terreau de la fin ! Car les instants que tu m'as donnés sont de noirs bubons dont les fruits obscurcissent le monde de la Création et l'espoir de la créature. C'est avec leurs yeux sombres que je te vois. Et tu voudrais que je t'aime ? Je remplacerai tes astres par les meurtrissures de l'âme. Pourquoi ne pas semer la lèpre dans le ciel, afin de donner une autre apparence au candide azur ? Je souhaite que tombe des espaces sidéraux une pluie de poison, car mon cœur aspire à des maladies stellaires. Astres incurables, arrachez-vous à votre routine, venez moudre votre mal dans la léproserie de mes sens, videz-vous de votre ciel dans l'enfer de l'individu terrestre ! Quoi ! n'avez-vous jamais éprouvé l'envie secrète du malheur ?

43. Les sots bâtissent le monde, les gens intelligents le démolissent. Pour raccommoder les haillons de la réalité, pour monter des échafaudages de bric et de broc, il faut ignorer le doute coupable de l'esprit, il faut avoir des joues roses comme les pommes avant la

tentation. Dès qu'on s'éveille, on s'enrichit aux dépens de la nature. Elle s'amointrit car, pris dans la nasse des démembrements clairvoyants de la pensée, on ne trouve plus rien de réparable. La nature est indigente depuis toujours. Nous ne pouvons l'aider qu'en *ne sachant pas*. La méconnaissance ajoute à sa pauvreté initiale des rapiécages d'illusions qui cachent les trous ici et là. L'existence est le fruit des inépuisables bonnes volontés de l'ignorance.

Lorsque nous perçons le secret de *Il est*, sa souffrance est indicible. Car nous l'avons réveillé, nous l'avons rappelé à son néant. Si notre nature souffre, c'est de sortir d'elle-même. Nous la privons de notre complicité, condition sine qua non de la respiration. La bêtise ? Être *un comparse* du monde.

... Quant à nous – vauriens dans le vaste Nulle part –, nous n'avons plus qu'à nous prosterner devant l'autel d'un grandiose Rien. Morts, nous ne pouvons l'être. Notre cerveau a tamisé la vie. Elle est passée et elle nous a laissé la Passion. Un *tout* sans *il est*. C'est pourquoi nous sommes vivants et raillons les croyances ; inébranlables et flottons en toutes choses ; fielleux et excessivement compréhensifs – et nous continuons à brûler quand toutes les flammes se sont éteintes. Nous découvrons dans l'immédiateté du néant charnel les raisons d'être du pouls. Car la pensée permet de vivre seulement tant que dure l'envoûtement d'un rien sanglant.

Si nous nous dorions au soleil de la bêtise ! Quelle chaude réalité nous ferions rayonner dans un univers fictif ! Car la bêtise douce et sage jaillit naturellement des fontaines du Créateur. Le monde est le rejeton de l'ignorance.

44. Tel un fauve égaré dans les mignardises de la nature, tu ne trouves la paix nulle part. Le gouffre qui se creuse entre l'âme et les sens rend le sort synonyme de châtement. Toutes les envies te taraudent. Dans le rien absolu, l'œil créerait des prairies, l'oreille des arpèges, le nez des senteurs, la main des velours, car les désirs ourdissent un univers sans cesse démenti par la pensée. L'âme dit néant quand les sens disent volupté.

Les chagrins te rongent tandis que tes envies s'enivrent en goûtant au monde, et si ta pensée s'obstine à en refuser les architectures, ta passion continue à les étayer. Le désir secrète le monde ; la raison s'efforce en vain d'étendre une couche d'irréalité sur l'existence que tissent les sens.

Si tu plonges irrésistiblement dans le néant, ne sens-tu pas qu'*il est*, respire, frémit et tourbillonne ? La malédiction de l'être n'est pas moindre que celle du non-être. Si tu t'alliais à l'un ou si tu combattais

l'autre, quelle ne serait pas ta paix ? Mais des forces égales s'affrontent dans ton âme et dans tes sens. Tu ne trouveras pas de port où tes errances puissent relâcher. Tu veux mourir ! Mais y eut-il jamais plus d'immortalité dans le désir de mourir, et plus d'infini dans l'idée d'en finir ?

Je serai moi aussi une charogne, oui, mes camarades de frivolité, mais aucune pierre tombale n'écrasera un cœur qui n'est pas mort dans les flammes. La chair sans vie reposera dans le havre éternel ; mais aucune tombe ne sera le bain d'une âme – point d'interrogation qui unissait une terre et un ciel.

La mort est la geôle de la fierté, mais elle est impuissante quand le feu fait fondre ses ferrures. Ce sont ses passions qui rouvriront à l'homme les portes fermées sur les instants de la vie.

Qui ne sent pas en lui des forces fouillant dans les cœurs endormis dans les cimetières du temps, qui ne se sent pas être l'échelle sur laquelle descendent les anges déchus ou montent les tourments des damnés pour communier avec la paix de l'azur désert, celui-là avant de quitter les entrailles maternelles s'est fait baptiser esclave de la mort.

Sois une fleur dont la tige abriterait un éclair fatigué. Écoute en rêvant des airs mélancoliques et soigne dans tes ténèbres innocentes les convalescences du démon.

Sers-toi de la musique pour ternir l'honneur de l'Astre et ébranler ses assises, pour le rapprocher des infamies de l'âme, pour transformer sa chaleur en anéantissement, et alors, retournant ses rayons en lui-même, il découvrira qu'il est plus trompeur que le cœur.

45. Les femmes espèrent que leurs deux bras leur suffiront pour t'agripper. Elles te murmurent des mots faits pour un petit cœur quelconque. Elles t'enveloppent sous leurs caresses indifférentes et toi tu gis, ardent et vif, un débris arraché à l'âme du monde. Elles savent mieux que nous que les mensonges de l'amour sont le seul vernis d'existence dans l'incommensurable irréalité. Et elles poussent jusqu'à la démesure le chantage à la vie dont la nature leur a fourni les moyens. Nous autres, nous tombons dans leur piège et souillons l'infini dont nous n'avons pas su nous montrer dignes.

Le monde pleure en toi la cassure de son éternité – et les passantes te rendent fou. Comment apaiser un déchirement aussi douloureux ? Tu hais le devenir et tu l'aimes. L'éternité, comme le temps, est tour à tour péché et rédemption. Auprès de la chair, tu rêves des fondements du monde et, à leur ombre, du voisinage de l'ivresse éphémère.

Tu ne peux pas t'enclorre dans des limites. De quelles bornes pourrais-tu t'entourer, alors que des brises sonores t'étirent plus loin que la source des limites – la mort ?

Rongé par les coups du sort et les trous de l'âme, tu te berces de chansons d'adversité. Pas d'échappatoire. Toutes les fins te guettent et tu mourras de toutes les morts.

Y a-t-il un chemin où tu n'aies pas été blessé ? Ton cœur bat dans un temps malade. Tu te reconnais dans les instants et les instants te reconnaissent. L'avenir est un roncier sans fin. Les sources de la vie sont souillées et de l'eau noire croupit dans les puits de l'âme. Comment y bâtir un hospice du cerveau ? L'esprit et le temps empestent. Orphelin de la nature et de toi-même, tu as la folie pour toit plus sûr que la mort, dans un monde où la pensée n'est pas un refuge.

Aimer la vie avec acharnement – et ensuite être ton propre mendiant quémendant un peu de compassion pour l'absence illimitée creusée par ton vide, c'est être un piteux jardinier du néant, semeur de violettes et de pus...

L'homme est un champ de mystères où l'ivraie n'est pas moins féconde et brillante que le bon grain. Et, parmi les mystères, se dresse le plus grand : un saint sensuel.

46. La mort dégouline sur mon crâne. Goutte à goutte. Et, dans l'espace sans rivage, je n'ai pas où me cacher. Pas où aller. Elle suinte du firmament, drapée dans des nuages de non-être, et affouille les bases de la confiance.

Dois-je creuser mon tombeau dans les vastitudes ? C'est à elle de le faire. Je n'ai pas à prendre les devants. Elle me l'a creusé dans l'âme. Et je gis dedans depuis longtemps. Je le veille, avec les vers qui y grouillent.

La matière sur laquelle je marche est un linceul. Il s'enroule autour de mes pieds et, quand j'essaye d'atteindre les voûtes de l'indifférence séraphique, il me fait trébucher et m'empêche de prendre mon envol. Il n'y a pas pour moi d'autres sentiers que descendants. Mes jambes ont ranci dans la lie de l'éternité, le temps qui souffle en moi est passé par des cimetières et des défunts ronflent dans les instants dont je m'enorgueillis.

47. Je me tourmente sous le ciel. L'âme le réduit en bouillie d'âme. Où que je regarde, c'est moi que je vois.

La peur est un pont entre le désir et l'être. Quel équilibre y

trouver ? Le présent s'est détaché du temps et le temps vomit ses instants comme un malade vomit tripes et boyaux. Maintenant, maintenant, tout ce qui est maintenant est un mal ; ce qui fut et sera – un remède imaginaire pour une tare épuisante.

La malédiction est ton grabat. Le soleil éclaire un asile de nuit pour mendiants infatués. Confie ton arrogance à l'éternel Jamais, étanche ta soif avec le sang qui te maintient encore parmi ceux qui se prétendent des êtres. Fais de ton cœur la coupe de la dernière gorgée, avant que ne te séduisent les sourires de l'espace mué en poignard.

Brise les chaînes de ta rage ; cesse d'aboyer après Dieu. Voudrais-tu de ton fiel lui faire une auréole de plus, ajouter à sa fierté des extases empoisonnées ? Abandonne-le à son sort. Il ira de lui-même à sa perte, tout comme toi. Il est plus pourri que quiconque. Les astres ne sont-ils pas les vers luisants de sa décomposition ? Et toi, tel un ver sans charogne, désœuvré, chantant dans des psaumes à rebours ton désir de mort, tu te traînes vers des horizons bouchés. Seul. Plus seul que le crachat du diable.

Blâmé par tous, creuse ta tombe dans le blâme. Fais un cercueil de tes larmes et un suaire de ta folie.

Ah ! si tu trouvais des mots pour composer une chanson qui fasse frissonner et enrager les ossements des morts, qui les fasse claquer des mâchoires au rythme de l'éternité souterraine ! Mais tu ne les trouves pas et tu ne peux pas en trouver. Un venin muet s'étend sur les souffrances de la voix. Et ton cœur sonne le glas pour les funérailles de la pensée.

48. Jours interminables, comment vous perdre ? La tristesse de votre bonheur, je ne peux plus la supporter. Partir vers d'autres jours, sous d'autres voûtes, je le peux encore moins. Ciel de Paris, c'est sous toi que je voudrais mourir ! Je connais ta décadence – je n'ai plus aucun souhait.

J'en ai eu trop et mes années de vagabondage sous ta languide protection me détachent de ce que je devrais être. Mon avenir s'éteint dans des yeux qui t'ont contemplé hors du temps.

Je ne t'ai pas fait l'injure de songer à d'autres patries, je ne me suis pas abaissé à chercher l'extase dans mes racines ou dans les nostalgies du sang. J'ai fait taire dans ses gargouillis des générations de laboureurs courbés sur les mancherons de la charrue, et aucune plainte de paysan du Danube ne vient troubler le menuet du doute que dansent tes nuages. J'ai rabattu dans ton absence de patrie la fierté de mes errances, et mon désespoir – hymne contre le temps – se nimbe d'ensanglantements.

La vie est une perpétuelle mélancolie. Tel est, me semble-t-il, le dernier murmure de ton enseignement. As-tu jamais connu disciple plus fidèle que moi ? Le sort voulait peut-être que je m'éteigne en d'autres lieux, mais ce sera sous toi que je mourrai. L'ultime fixité de mon regard sera pour toi. Et tu me répondras, étendard de tous les couchants, en adoucissant ma fin.

49. Tel le survivant d'une terrible épidémie qui t'aurait enlevé des maîtresses et des amis, tu passes à travers les heures et ton élégance pestilentielle les ensoleille.

Et tel un orgue qui jouerait tout seul sur les ruines d'une cathédrale, tu fais résonner les accords de ton cœur dans la vacuité de l'univers.

L'infini n'a pas de semblables ; il s'étend sur leur absence. Le bâillement cosmique oublie l'éternité trompeuse des seins, sur lesquels s'ébauche le vague soupir de l'inaccomplissement. Le monde s'éteignant, l'amour s'est éteint aussi, et avec lui les servantes du monde.

Des fleurs de catastrophe poussent sur les amours mortes et du miel mêlé de fiel s'écoule des lèvres qui recueillaient le souffle de la vie.

... Pourquoi n'ai-je pas enfoui mon front dans la mollesse de la chair, et dans la douce sueur de la matière pourquoi n'ai-je pas roulé mes pensées ? Pourquoi n'ai-je pas couché à jamais mon rêve sans patrie dans les demeures mondaines de l'Être ensorcelé par le temps ? J'aspirais à l'éternité, alors que la femme était *ici*. Pauvre infini à deux ! La mémoire tue les charmes éphémères.

Sur les ponts où le désir attend les compagnes du mensonge suprême, je ne vois plus que les rives de l'irréalité, entre lesquelles j'ai dressé une tente dérisoire que bientôt une crue compatissante aura la bonté d'emporter, en même temps que ma vaine chanson.

50. J'ai dépensé mon âme inutilement. Sa flamme, le quel, ou laquelle, de mes semblables l'aura méritée ? Désormais, je répandrai des cendres sur les printemps des autres. Et je m'enterrai moi-même sous les cendres du cœur et de l'amour.

Des sensations et des idées, voilà tout ce qui te reste. Car tu es resté en dehors de toi. Qu'aucun sentiment n'enjôle plus le désert des êtres qui t'entourent, que meurent les astres que tu croyais voir dans leurs yeux, que s'éteigne le ciel au fond de la passion ! Que l'enfer envahisse l'idéal et te fasse gémir sous son poids, voyageur

ridicule et triste, qui du sang extrais des philtres néfastes et qui tresses des couronnes au néant ! Tu as gaspillé les élans de ton cœur, auxquels personne n'a répondu, auxquels personne n'a souri. Livre ton crâne à la nature en larmes, écrase-le sous la matière des pleurs, tue ton avenir dans les nuits blanches du soupir. Les absences du monde glissent sur le temps chauve et il ne subsiste de leur vie trop pâle qu'une sourde lamentation tapie dans les ravines de la pensée.

Tu sors de toi-même et tu descends l'escalier des éveils funestes jusque dans la Ville en proie aux souffles sonores et aux allusions finales. Et tu te demandes sans t'attendrir : Où me noyer ? Dans la Seine ou dans la Musique ?

IV

51. L'ennui est la substance de la durée et le désespoir celle du combat dans la durée.

Les hommes croient à quelque chose pour oublier ce qu'ils sont. Ils se terrent dans des idéaux, se nichent dans des idoles et tuent le temps à grand renfort de croyances. Rien ne les accablerait plus que de se découvrir, sur le monceau de leurs agréables duperies, face à face avec la pure existence.

Le désespoir ? C'est vivre de manière interjective. Voilà pourquoi *la mer* – interjection liquide et infiniment réversible – est l'image directe de la vie et du cœur.

Ni santé, ni maladie : deux *absences* que remplace le vide de l'ennui. La seule raison d'être de l'univers consiste à nous montrer que, s'il disparaît, nous pouvons lui substituer la musique – une irréalité plus *vraie*.

52. Glissant sur la pente des pensées, tu as trop souvent vilipendé l'existence. Elle n'a pourtant commis aucun péché, sauf, peut-être, celui de ne pas être.

Fais tarir dans l'amertume de l'esprit les sources des accusations. Neutralise le venin inépuisable et le cynisme sautillant de la chair. Chéris avec une inconvenance rêveuse l'incohérence du sort. Plus inutile qu'une comète dans un monde sans augures et plus vain que l'épée d'un archange dans un monde sans ciel, promène ton destin oisif sur la moelle des illusions et saupoudre-la d'aveuglements humains. D'aveuglements d'homme *effréné*, qui sait que le tout cache le rien.

Nourris-toi des racines du mensonge, enivre de faux savoir les affûts de tes veilles.

53. Le bonheur paralyse mon esprit. La réussite me vide de moi-même et la chance en amour efface les traces de la grandeur. Le bonheur ignore le moi...

Après avoir perdu, épuisé, sa conscience dans la volupté, avec quelle fiébrilité on aspire à la séparation ! Pouvoir être seul dans sa chambre, sans sa maîtresse, tout seul, et savourer le nectar de la

malchance ! Affranchi de tout idéal, la vue brouillée par l'existence, étirer la fatigue de son rêve au-delà du ciel !

On s'affale dans le monde mais, n'y trouvant pas d'aliment, on se nourrit des rogatons de l'exil.

La vraie vie n'est pas dans la mesure, elle est dans la rupture. L'univers ne guérissant pas la blessure du cœur, on doit sous les étoiles s'enivrer de délire. Car ni les épaules ni le cerveau ne supportent plus le fardeau de l'incompréhensible.

Le destin souffle comme une brise dans les idées. Et la Logique, vers laquelle tend le vide de la pensée, en est ébranlée. L'âme lamine les catégories. Et le cosmos devient supplice.

54. La terre s'étale sous nos pas pour que nous nous dispersions. J'ai regardé en haut, j'ai regardé en bas et dans toutes les dimensions du grand n'importe où – j'ai découvert partout l'échec de ma vie.

Je croyais en épuisant mes sens pouvoir tuer l'éveil. Mais après l'étreinte je retrouvais l'atroce lucidité.

Je désirais des caresses et j'attisais mon envie de grandeur. Mais je devenais esclave de l'incurable signification de l'esprit. J'essayais de noyer mon ouïe dans l'ivresse. Mais alors ma vue s'exacerbait sur les vastes étendues.

Je menais ma pensée dans des fondrières. Mais elle en ressortait cruellement éclaircie.

Ni la gloire, ni la femme, ni la boisson n'ont aplani le chemin des interdits et de l'asservissement à l'esprit. Les instants de ma vie sont sens dessus dessous. Rien ne les lie plus les uns aux autres. Leur chaîne s'est brisée et ses maillons épars vrombissent à mon oreille.

... Dans la main de qui déposer ma nature ? Et à qui transférer l'honneur du découragement ?

55. De l'idée, je voudrais me faire une couche et m'y enfoncer, étouffer sous sa pression abstraite les bredouillements de mon cœur. J'en ai assez de lui. Et surtout de son *visage* : l'âme.

La nausée vient des sentiments. Il n'y a au fond du cœur que du pus et de chaudes puanteurs. Je veux tourner ma différence vers un esprit purgé des rinçures de la vie et de la lie des sens, vers une pensée marmoréenne, désenchaînée de l'âme.

Que nul soupçon d'émotion ne vienne plus troubler la sérénité du jugement. Tu n'as que trop été un ténor des apparences. À présent, cherche en toi – sans lyrisme – la dureté de la séparation qui hérise

l'esprit. Regarde ce qui arrive aux autres et à toi comme si vous n'étiez personne, regarde comme un démon dégoûté du mal, comme un démon en rupture de ban. Et ainsi, effrayé par la froideur objective de l'esprit, le Devenir suspendra définitivement sa marche.

56. En principe, nous nous croyons tous pleins de vie et nous nous vantons de nos efforts et de leur moisson. En fait, nous portons une besace vide dans laquelle nous jetons de temps en temps des miettes de réalité. L'homme est un mendiant d'existence. Un portefaix ridicule dans l'irréalité, un ravaudeur de la nature.

Il se bâtit un logis et il imagine échapper ainsi au monde. Il ne voit plus rien autour de lui. Et quand il se croit tout à fait seul, il s'aperçoit que son abri n'a pas de toit. Dans quelle direction cracher ? Vers le soleil ou vers la nuit ? Il ouvre les mains dans l'espace. Ses doigts se poissent de vide. Aucun être n'y adhère, car l'être brûle. Le réel écorche, le réel fait mal. Respirer est un martyre. Le souffle de la vie se calcine dans les fourneaux de l'épouvante.

57. La religion et surtout sa servante, la morale, ont volé au moi – et donc à la culture – ce qui fait le charme de la distinction : le mépris. Regarde, c'est-à-dire *toise*, la populace humaine qui te prend pour un homme. Il n'y a pas plusieurs *moi*, il y a seulement le sort qui te rend dissemblable de tes semblables. La culture – selon la formule suprême de son intimité – est une discipline du mépris. Il faut aider *les autres*, les conseiller, mais ne pas les déranger dans leur vie fourmillant d'attentes. Et surtout ne pas les réveiller. Ils ne sauront jamais combien elle coûte cher, leur singulière vocation. Laissez dormir l'homme. Puisqu'il n'y a de sommeil qu'au paradis, se fuir signifie adoucir son sort. L'individu transparent à lui-même a tous les droits. Il peut mettre fin à ses jours quand il le veut. Le *destin* est un incessant ajournement du suicide. En veillant ta vie, tu dévoiles à ta fierté le sort en train de dévorer les vivres du moi, le sort dont tu es le maître vaincu.

58. Enfant, tu ne tenais pas en place. Tu battais la campagne. Tu te voulais *au-dehors*, loin de la maison, loin des tiens. Tu adressais des clin d'œil espiègles à l'horizon et tu donnais au ciel les rondeurs de tes nostalgies.

De l'enfance, tu as sauté à pieds joints dans la philosophie, et les années ont accru ton horreur de la sédentarité. Depuis, tes pensées courent par monts et par vaux. Le besoin d'errer hante les notions. Les quatre murs te pèsent. Tu ne respires – philosophe des routes et des

rues – qu’aux carrefours. Dehors, toujours dehors – il n’y a pas de lit dans l’univers !

L’ennui abstrait révélant qu’être vivant c’est être vide, tu épies dans les venelles – tel un assassin des instants – l’oubli de la pensée.

Tu trouverais oiseux de dévider l’écheveau des pensées pour en tirer un fil que tu nouerais au chapelet des frêles espérances. La charogne de la vie pourrit en arrière. Et celui qui lit dans tes pas y découvre un meurtrier.

59. Ne pas voir dans les choses plus qu’il n’y a. Les voir telles qu’elles sont. Ne pas s’y identifier. *Objectivité* est le nom de ce fléau, qui est le fléau de la connaissance.

Le mal à l’âme est un mal spirituel. C’est la lucidité descendue dans le cœur. On ne peut choisir d’aucune façon, car à nos inclinations s’oppose la vue absolue de l’esprit. Quand on penche d’un certain côté, il nous montre que le monde est un espace d’équivalences. Tout est identique, le nouveau est *pareil*. L’idée de réversibilité est un poignard théorique.

Alors, apparaît la *Passion*. Elle enseme les champs arides qui s’étendent en nous. La fureur frémissante de l’erreur *choisit*. C’est par elle que nous respirons. C’est elle qui nous guérit du pire des maux : *le mal de l’impartialité*. On ne peut pas vivre en étant clairvoyant, car on ne pourrait prendre parti pour personne, on ne pourrait prendre part à rien. En étant partial – c’est-à-dire en créant *de faux absolus* –, on fait remonter la sève du devenir dans les vaisseaux. S’adapter aux circonstances constitue un acte de subjectivité, un affront à la connaissance. L’objectivité est l’assassin de la vie et « la vie » de l’esprit.

60. Penser, c’est s’ôter des poids du cœur. Sans la soupape des pensées, l’esprit et les sens étoufferaient.

L’expression s’ébauche à partir d’une plénitude malade. On est *positivement* envahi par les manques. La pensée naît de la persistance d’une insuffisance.

On n’a besoin de rien et pourtant on abrite une âme de mendiant. Quelque chose s’est détraqué dans l’esprit. Comme un arc de lucidité sur les ruines d’un baiser, les agencements de la nature ne trouvent pas d’appui dans notre oubli. Automne de la Création, couchant initial.

La déraison est l’unique échappatoire de l’âme. D’une âme ayant perdu ses dimensions et hâté sa fin. Et d’un penseur du possible infini,

d'un penseur de l'impossible.

61. Malades, nous nous révélons par le truchement de notre corps. Nous soliloquons physiologiquement. Les voix intérieures ne pouvant pas énumérer tous les maux que nous recelons, le corps se charge de nous signaler directement les innombrables plaies auxquelles nous n'avons pas su donner de nom. Nous souffrons dans notre chair d'une carence de locution. Nous avons trop de venin, mais pas assez de remède, dans notre parole. La maladie est une tare inexprimée. Ainsi, les tissus commencent à parler. Et leur verbe, en fouissant l'esprit, devient sa *matière*.

62. La douce malédiction qu'est l'existence privée te poursuit depuis ta naissance. Incapable de demeurer dans la finitude, tu es perpétuellement face à toi et à l'infini. Comme tu ne comprends pas les affaires des autres, personne ne te déloge de l'égoïsme illimité que tu cultives dans ton chez-toi. Tu as toujours rêvé d'un foyer dans lequel pénétrerait l'univers. Sous tes paupières, pourrissent des femmes, tuées par le vice de l'infini. C'est là le mal des sens. Il assassine l'amour, qui se réclame inconsidérément de lui. Deux yeux te regardent – toi, tu vois plus loin ; deux bras t'enlacent – toi, tu étreins l'espace ; un sourire s'insinue dans ton corps – toi, tu languis après les astres.

Personne est l'ombre jetée dans le cœur par l'infini. Qui est l'ultime justification de l'existence privée. Qui est aussi la justification du jeu en amour, du théâtre dans les passions. Tu crois tromper des filles et des mortels – rien ne suggère un absolu mortel mieux qu'une jeune fille –, mais c'est toi que tu trompes. Être insensé – pour cause d'infini...

63. Je me rappelle avoir été jadis un enfant. C'est tout. La mémoire ne m'aide pas à ressusciter la douceur du sommeil de la vie. Il m'est plus facile de me voir en train de gémir sous les décombres de la pensée que de m'imaginer *avant* elle. Rien ne survit, de l'époque où *nous attendions* la signification...

Au sortir de l'enfance, j'ai rencontré la peur de la mort. Ainsi, j'ai commencé à *savoir*. Et cette peur-là s'est résorbée dans le désir de mourir. Et ce désir-là s'est épuré dans l'émiettement du bonheur qui crucifiait la pensée inutile. Si j'étais resté dans l'ignorance, je n'aurais pas posé la couronne de l'intellect sur la charogne verticale, et la fierté négative n'aurait pas rompu les fils me rattachant à l'enfance. *Le temps* n'aurait pas ébranlé les piliers de l'espoir, il n'aurait pas parasité ma

sève. Or, il a racorni mes ferments de vie, il a tiédi mes ardeurs dans une gangue d'ennui. L'ennui a son secret : *un cœur abstrait*. Un cœur à travers lequel le temps s'est écoulé et où ne s'attardent plus que des idées guettées par la moisissure, atteintes dans leur froideur immaculée.

Où sont les aurores de la vie, dis, analphabète du Bien, omniscient par le mal ?!

... Et je me demande souvent : comment ai-je osé être un enfant ?

64. Pécher par solitude, nuire en rompant, ne connaître de joie que dans ta retraite. *Être foncièrement* seul.

Une énergie exterminatrice, issue de l'esprit, exacerbe ton individualité. Jusqu'à l'univers qui devient une individualité. *Il te rattrape*. À moins que ce ne soit toi qui l'aies rattrapé...

L'idée de *personnalité*, qui nous morcelle en tant que figures humaines et qui prend chez certains les dimensions d'une exclamation cosmique, engendre l'adversité. L'homme perd toute mesure par excès d'ego, il est semblable à un arbre dont la cime atteindrait le ciel et qui en oublierait ses racines... Le volume du moi empiète sur l'infini, et la vue perçante et critique est engloutie par l'individu unanime.

... Chérissant la haine que je nourris contre moi, je promène voluptueusement mon mauvais sort sous les débris du temps. Qu'aucune brise de réalité n'effleure désormais mon front ! Que le diable souffle sur mes rides sa sagesse et sa souffrance, que l'haleine du Mal pénètre dans mon cerveau, que les instants refluent en pagaille dans l'espérance et y intronisent leur débauche chaotique ! Que la folie ne paye plus d'octroi à l'esprit, qu'elle déferle sur les territoires de la pensée !

65. Je mesure la profondeur d'une philosophie à l'aune du désir d'errance qu'elle exprime – et qu'elle *fuit*. Tout système de réflexion qui n'occulte pas les défauts propres à chaque lieu favorise des respirations médiocres, des anxiétés pantouflardes. Quand *autre chose* nous préoccupe, l'édifice de la pensée émousse la passion du vagabondage et met une sourdine à l'obsession de l'espace. Réfléchir, c'est de toute façon *demeurer*. Ne dit-on pas dans ce sens « il n'y a pas péril en la demeure » ?

La peur de partir au hasard, d'aller vers un *ailleurs* inconnu, réveille des instincts mesquins et nous échappons dans des refuges théoriques à l'infini immédiat du cœur. L'ordre dans la pensée est l'entrave du cœur. Sa mort. Si nous le débridions, où irions-nous ?

Nulle part est sa loi, *ici* est celle du système.

En maillant les idées, nous écartons le danger. Et du même coup la volatilité du moi. Nous nous solidifions. La buée de l'esprit se fige. L'inspiration effrénée prend forme et la liberté gémit. Les pensées se nouent dans un long soupir du cœur. Elles s'ajustent sur le cadavre de l'immortalité. Les abandonnerons-nous à leur sort, sans les conclure, pour nous sauver dans le monde sans fin ? La tentation n'est pas moindre que la crainte.

66. Voici mon sang, voici mes cendres. Et le tâtonnement funèbre de l'esprit. Ses scories ont l'univers pour lit.

Le soleil s'est enlisé dans sa propre lumière, dans les marécages célestes.

Les survivants ont les yeux fixes. L'étonnement n'agrandit plus leurs pupilles. Car plus rien n'étonne dans l'espace.

Il n'est plus de vents pour soulever la poussière de mon être. Les brises ont gelé sur des cerveaux mortels. Et les cœurs pétrifiés murmurent leur désir de connaître la charmante peur d'être. Où sont les jours qui aguichaient l'Erreur ? Il n'est plus rien d'erroné au monde, il n'est plus rien. Car le monde s'est embaumé dans la Vérité. À force de *savoir*, l'univers crève d'anémie. Pas une goutte de sang pour nourrir une germination. Le sang est infecté par *l'information*.

... Écœuré par le dénouement général, l'homme reprend ses billes et embarque ses cendres vers un autre univers.

67. Ployant sous le poids de notre Moi, impatients de nous séparer de nous-mêmes, nous fuyons notre identité comme un fardeau accablant.

L'air qui stagne dans nos poumons est une expiration de Dieu, dont les relents montent au cerveau et lui inoculent le poison de l'infini malade. Gagnées par la déliquescence divine, les Idées s'étiolent dans une touffeur douceâtre. Et nulle bêtise lyrique ne voile l'interminable agonie.

La conscience pourrait-elle ne pas vomir le Moi ? L'esprit ne pas étrangler la raison ? La lucidité ne pas décapiter l'espoir ?

L'esprit poursuit de sa haine celui-là même qu'il habite, il empoisonne l'individu qui veut être plus qu'un individu, il empoussière la matière qui l'étaye. Le moi est la grande victime, le moi est maudit.

68. Sans le pressentiment de l'amour et de la mort, on s'ennuierait déjà dans les entrailles maternelles et l'on continuerait par la suite, mâchouillant machinalement de flasques tétins. Mais on attend secrètement les deux tentations, on échafaudé dès le berceau des fictions d'existence. L'amour s'approche, l'amour remplit les années. Cependant, par les déchirures de son infini infirme, les yeux s'échappent vers *Autre chose*. Une curiosité morbide condense le temps à travers lequel on se traîne vers la fin. Les instants s'épaississent : c'est la densité du temps de mourir... Et puisqu'on découvre les ténèbres finales dans les clairières de l'amour, c'est que celui-ci cache une équivoque, qui change la passion en frissons de pourriture. Une éternité dont les vers se gobergent, telle est l'équivoque des amours.

L'amour ne peut pas nous guérir de l'Autre chose. Et cette Autre chose est la passion fatale de l'homme. Menée à son terme, elle dévoile dans notre tréfonds un je-ne-sais-quoi *qui serait* – une halte désastreuse de la curiosité. Peut-être n'inclinerions-nous pas vers Elle les automnes du cœur si elle n'était pas une *immédiateté capitale*, si nous ne devions pas supporter l'ennui contingent. Sans cesse courant vers la Limite, exaspérés par l'arbitraire, avides de certitudes, nous rendons la Mort digne de sa majuscule. Car elle est la fiction à laquelle nous octroyons tout, elle est la banalité irréparable du temps.

Pour l'esprit, elle existe aussi peu que *n'importe quoi*. Mais *il l'avoue*, lui, contraint par le sang, par de vieilles vérités, par les traditions du cœur. *Il se soumet*. C'est le moi qui la lui impose. Et de la sorte il accorde aux fictions plus qu'elles ne méritent. *Puisque tout la réclame, pourquoi n'existerait-elle pas ?* se demande-t-il, dégoûté et sceptique. Pourquoi priver l'homme de son mensonge suprême ? Il la veut, alors qu'il l'ait. Incapable de s'inventer une erreur confortable, qu'il s'empare donc de mes armes pour la défendre. Qu'il meure pour la Mort !

... Ainsi juge l'Esprit et, séparé de lui-même, il s'établit dans le silence.

69. Ma faute : j'ai détroussé le réel. J'ai mordu dans toutes les pommes des espérances humaines. Je lorgne le soleil du coin de l'œil...

Dévoré par le péché de la nouveauté, j'aurais bien retourné le ciel comme un gant. Je plantais mes dents dans les replis de la chair, je lançais mes idées dans des giges abstraites, et les mystères mouraient dans ma bouche et dans mon cerveau. Où est le suc du devenir qui pourrait revigorer le pouls de l'esprit et du cœur ? Il n'y a plus derrière moi que des gouttelettes défuntes, qui ensemencent mon

passé comme une Voie lactée de l'inutile. La respiration est déraison. Et je cherche des corps immaculés pour y dépenser mes restants d'ardeurs et je cherche des esprits vierges pour y gaspiller mes lassitudes flambantes.

Que ne puis-je ajouter le tremblement sonore de mon âme au néant qui enivre l'absence de l'univers et déchirer son silence d'une voix tonnante et abattre le fléau de ma musique sur ses déserts ?! Être l'âme du vide et le cœur du néant !

70. Réussiras-tu à étouffer le destin négatif qui te tenaille ? Jamais.

Extirperas-tu le mal qui calcine ton souffle ? Nullement.

Érigeras-tu encore l'amertume des sens en essence des questions ? Toujours.

Ne veux-tu pas tarir ta formule de l'irréparable dans la douceur des croyances ? Aucunement.

... Dans ton sang se prélassa la lie d'un Jamais, dans ton sang se désagrège le temps – et un Ave dévoyé t'arrache à la noyade dans la rédemption. Et le diable se faufile dans l'œil de Dieu et toi tu suis son ombre et sa trace...

FIN